LONDON
E

# LA

# NYMPHOMANIE.

L A

BIBLIOTECA NAZIONALE

# LA NYMPHOMANIE;

OU

# TRAITÉ

## DE LA FUREUR UTÉRINE,

Dans lequel on explique, avec autant de clarté que de méthode, les commencemens & les progrès de cette cruelle maladie, dont on développe les différentes cauſes.

*Enſuite on propoſe les moyens de conduite dans les divers Périodes, & les ſpécifiques les plus éprouvés pour la curation.*

PAR M. D. T. DE BIENVILLE,

*Docteur en Médecine.*

*A AMSTERDAM,*

Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXXI.

# AVANT-PROPOS.

CERTAINS préjugés, peut-être, s'oppoſeroient à mon but, ſi je ne commençois par rendre compte au Public des raiſons qui m'ont engagé à traiter & à approfondir une queſtion auſſi importante & auſſi délicate que celle-ci. Le premier ſoin d'un Auteur, doit être de s'acquérir de la confiance ſur la nature des objets qu'il propoſe; ce n'eſt point encore aſſez, il doit même prouver qu'il mérite cette confiance. Ses recherches & ſes découvertes heureuſes & prudentes, ſes principes évidents, ſes preuves morales & phyſiques, la netteté de ſa méthode, la vérité & la facilité des moyens qu'il emploie, la nouveauté même de ſon ſujet & de ſa façon de démontrer, ſont la route qu'il doit prendre pour perſuader ſans tromper, pour ſecourir ſans être blâmé, & pour réuſſir ſans craindre ou les faux préjugés ou les envieux.

Sans chercher à pénétrer les motifs qu'ont eus les Auteurs anciens & modernes de laiſſer cette matiere dans l'obſcurité du ſilence, ou du moins de ne l'ébaucher qu'imparfaitement, je m'en tiendrai ſeulement à expoſer les raiſons que j'ai eues de la traiter *ex profeſſo*.

Le célebre Aſtruc, à la fin de ſon traité *des Maladies des femmes*, nous en a laiſſé un petit eſſai latin qui paroît avoir échappé avec peine à la modeſtie de ſa ſavante plume; encore a-t-il affecté de l'écrire en cette langue pour le dérober aux yeux du Vulgaire, & n'en donner la connoiſſance qu'aux hommes inſtruits & obligés par état de remédier aux déſordres de la Nature.

Je n'oſerois condamner l'excès de modeſtie d'un homme ſi reſpectable; mais je ne crois point que ſon ſilence ſoit une loi. Je ſais que tout homme qui écrit pour

être utile à ſes ſemblables, doit connoître les vraies bornes de la pudeur & s'y ſoumettre; & bien loin de manquer à ces loix ſacrées, je ſuis perſuadé que les moyens que j'emploie ne peuvent que tendre à affermir cette vertu. Quel motif plus puiſſant & plus ſûr, pour établir ſon empire, que d'offrir aux yeux des perſonnes mêmes du Sexe, le tableau vif & frappant des maux affreux & incroyables prêts à accabler une jeune fille au premier pas qu'elle fait pour ſortir de la voie de l'honnêteté? Puiſſe mon pinceau être aſſez expreſſif & mes couleurs aſſez naturelles pour inſpirer toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice! Puiſſe mon ſecours ſervir à vaincre de ſi dangereuſes foibleſſes!

L'Eſprit humain, borné par lui-même, ſéduit & aveuglé par les paſſions, eſt bien plus ſenſible à la crainte d'une punition phyſiquement démontrée, qu'aux menaces

d'une correction moralement établie, que l'éloignement rend peu touchante, & dont l'eſpérance efface le terme, la meſure & ſouvent la réalité. Quelles obligations le public n'a-t-il pas à l'énergique traité *de l'Onaniſme*? Quelle vertu n'ont pas ces images vraies & effrayantes que le célebre *Tiſſot* y peint avec force? Combien de milliers de jeunes-gens ont-ils évité par cet avis l'abîme où ils alloient ſe plonger? Que de milliers encore s'en ſont retirés par ſon ſecours, au moment de périr au milieu de ce déſordre, peint avec tant de vivacité & de vérité dans ſon ouvrage?

Au reſte, peut-on regarder comme dangereux un Livre qui ne tend qu'à détourner d'une volupté illicite; à effrayer les jeunes perſonnes qui pourroient avoir du penchant pour cette malheureuſe manie; & à retenir la fougue vicieuſe du tempérament, par des leçons puiſſantes & par

des principes & des conſéquences puiſées dans la Nature faite pour perſuader.

Si cet ouvrage vient à tomber entre les mains de jeunes perſonnes, ſoit par l'inattention des Peres & Meres, ſoit par la négligence des perſonnes faites pour veiller à leur éducation, ſoit enfin par la ſéduction de quelques ames libertines qui ne manquent jamais d'artifice pour ſe procurer l'entrée des maiſons honnêtes, ſi, en un mot, par tel accident que ce puiſſe être, une jeune fille ſe trouve à même de lire ce livre, qu'en arrivera-t-il? Rien. Elle ſera dans le cas, tout au plus, de gémir ſur l'aſſemblage prodigieux des imperfections auxquelles ſon ſexe eſt ſujet, & ſur les cauſes infiniment multipliées de ſon dérangement & de ſon entiere deſtruction.

Les connoiſſances prématurées qu'elle pourra acquérir par cette lecture, ne ſerviront point à l'énorgueillir ni à la

corrompre, elle ſentira la fragilité de ſa nature, elle reſpectera & chérira même des principes qui la garantiront certainement du naufrage prochain auquel le Sexe eſt expoſé par ſa foibleſſe.

C'eſt pourquoi, bien perſuadé du peu de mal que peut faire mon ouvrage, je n'ai point héſité de le mettre au jour, par rapport au bien réel qu'il doit produire. Car quels avantages n'en pourront pas tirer les Peres, les Meres & toutes les perſonnes chargées de l'éducation des jeunes filles? Avec quelle connoiſſance & quelle diſcrétion ne pourront-ils point diriger & éclairer les diſpoſitions naiſſantes de ces tendres éleves? Et combien ne s'eſtimeront-ils pas heureux de pouvoir devenir eux-mêmes les Médecins ſecrets d'une maladie capable de couvrir de honte celle qui en eſt attaquée, & de cauſer les plus cruels chagrins à ceux qui ont donné le jour à cette infortunée?

D'ailleurs, je ne vois aucune raiſon ſolide qui puiſſe forcer ou ſimplement autoriſer la Médecine, à garder le ſilence ſur un mal qui ne doit pas être un objet moins important que les autres de ſes recherches & de ſes ſecours.

Un Auteur celébre, auſſi recommandable par ſa piété que par ſes connoiſſances dans les principes de l'art de guérir, qu'il a développé avec une érudition, une méthode & une éloquence admirable ; cet Auteur reſpectable a mis en queſtion s'il étoit permis à un Médecin honnête de donner des préſervatifs contre les accidens provenans d'un crime auquel on ne peut penſer ſans horreur !

Il n'a pas craint de ſe répondre à lui-même que chaque ſcience devoit ſe borner à ſon objet, & en même-temps s'en occuper toute entiere ; qu'en conſéquence, le mal phyſique étant l'objet de la Mé-

decine, tous les accidens qui en réſultoient, exigeoient néceſſairement l'étude & les recherches du Médecin, non-ſeulement pour appliquer les remedes aux maux actuellement exiſtans, mais encore pour trouver des moyens capables de les prévenir, ſans faire attention à l'horreur de leur principe. Il n'appartient qu'à Dieu de faire trouver au coupable la mort dans ſon propre crime; c'eſt à nous de trembler en adorant l'équité de ſes jugemens; mais nous ne devons pas ceſſer d'implorer & d'imiter ſelon notre pouvoir, ſon exceſſive miſéricorde. Je dois moi-même ce témoignage à la vérité & à ſa clémence infatigable; car j'ai vu pluſieurs malades dans un danger éminent, & ſi j'ai déſeſpéré de leur rétabliſſement, c'étoit plutôt à cauſe de leurs blaſphêmes & de leurs imprécations continuelles, que par la nature de leur mal; j'ai vu ces mêmes malades recouvrer une ſanté parfaite; effet auſſi étonnant qu'imitable de la divine miſéricorde.

Si un Médecin eſt donc obligé par état de travailler non-ſeulement à la guériſon d'une maladie quelconque, mais encore, s'il eſt poſſible, à en prévenir l'exiſtence, pourra-t-on le blâmer ſans injuſtice lorſqu'il prend la voie la plus certaine & la plus générale pour arriver au but qu'il ſe propoſe?..... Voilà le cas où je me trouve. La maladie que je traite n'eſt point une chimere, elle n'eſt que trop réellement exiſtante dans le Sexe, elle n'y fait tous les jours que des progrès trop rapides. Quand tout le monde me nieroit la vérité de ce que j'avance, je ſerois obligé de m'en rapporter à l'évidence de mes connoiſſances & de mes découvertes.

Je ſuis donc fondé à en développer les cauſes & les variations, & mon devoir exige que j'en propoſe les remedes.

A cette premiere réflexion il en ſuccede une autre plus eſſentielle à la conſervation

de l'eſpece; parmi les moyens propres à être oppoſés à la contagion, il s'agit de choiſir le plus efficace & celui dont la connoiſſance peut devenir la plus ſûre, la plus prompte & la plus univerſelle. Or, que peut-on imaginer de plus capable d'obtenir ces différens ſuccès, qu'un ouvrage dont toutes les vérités ſont ſenſibles, dont les expreſſions, moins éloquentes que naturelles & effrayantes, ſont autant de foudres capables d'étonner les têtes les plus opiniâtres & les plus forcenées?

Je ſerai trop heureux ſi mes réflexions peuvent être de quelqu'utilité à la Société. Sans doute l'amour du bien public qui conduit ma plume ne me répond pas de ſon ſuccès. Peut-être quelques Savans daigneront-ils critiquer cet ouvrage: je ſouhaite que des ſentimens pareils à ceux qui m'ont porté à le faire, les engagent à en dire leur avis. Le Public ne pourra qu'y gagner; je ſerai toujours glorieux d'être humilié, puiſ-

que je pourrai me féliciter au moins d'avoir tiré des ténébres une matiere intéreſſante, mon ouvrage dût-il y être lui-même plongé par un autre bâti ſur ſes ruines. Je n'ai point une idée aſſez avantageuſe de mes connoiſſances pour me croire exempt d'erreurs; puiſſe ſeulement quelqu'un plus digne que moi ſe rendre maître de la carriere que je n'ai fait qu'ouvrir. Je céderai ſans rougir & même avec plaiſir à des vérités rendues plus frappantes, à des principes plus ſûrs & à une éloquence plus énergique & plus effrayante.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt moins pour les gens de l'art que j'écris que pour le commun des hommes & des femmes qui, ſimples dans leurs penſées, me ſauront bon gré de la ſimplicité des miennes. L'expérience leur montrera que je ſuis ſincere dans les images que je leur offre, & le ſuccès de mes remedes les rendra reconnoiſſans envers moi par le cas qu'ils feront de mon travail.

Voici l'ordre que je m'engage à obſerver dans cet ouvrage.

Dans le premier Chapitre, je prouverai la foibleſſe du Sexe par ſa conſtruction organique, afin de donner une ſuffiſante connoiſſance de la nature des fibres & des muſcles qui jouent le principal rôle dans les accidens de la matrice.

Dans le ſecond, je ferai voir en général ce que c'eſt que la *Nymphomanie* ou Fureur Utérine.

Dans le troiſieme, j'en déduirai les cauſes & les divers accidens.

Dans le quatrieme, je parlerai de la différence de ſes degrés & de ſes ſymptômes.

Dans le cinquieme, j'établirai quels en ſont les ſignes diagnoſtiques & pronoſtiques.

Dans le ſixieme, je donnerai des métho-

des de guérir, & j'indiquerai les ſpécifiques les plus certains pour les différens périodes. Je ne déguiſerai pas le peu d'eſpoir de guériſon qui reſte à celles qui ſont parvenues au troiſieme & dernier période. J'indiquerai néanmoins les ſpécifiques les plus éprouvés, & je donnerai les regles de conduite les mieux entendues pour guérir, ſi toutefois cela eſt encore poſſible; ou au moins pour obvier au déſeſpoir auquel une malade eſt toujours prête à ſe livrer dans l'extrêmité du mal.

A la fin, on trouvera un Appendix de Formules auxquelles on aura recours ſuivant leur numero, & afin que l'on ne ſe trompe pas ſur les doſes que l'on doit employer, je vais expliquer ce qu'on entend par poids & meſure en Médecine.

La livre n'a que douze onces; l'once contient huit drachmes ou gros; la drachme trois ſcrupules; le ſcrupule ving-

quatre grains ; le grain pese un grain d'orge de moyenne grosseur.

La pinte de Paris est de trente-deux onces ; la chopine de seize ; le demi-setier de huit ; le poiçon de quatre & le demi-poiçon de deux onces de liqueur. Le gobelet est la huitieme partie d'une pinte. La cuillerée est une cuiller d'argent ordinaire qui contient une demi-once de liqueur. La poignée est désignée par M. j. C'est ce que la main peut contenir. Par *aa*, ou *ana*. Il faut entendre, *de chacun*. ℞. signifie *prenez*. Avec ces petits éclaircissemens il sera possible à tout le monde de faire usage de mes formules sans rien risquer. Je desire bien ardemment qu'on se serve de cet ouvrage avec autant de succès que j'y ai employé de travail, d'attention & de candeur, en me dépouillant en faveur du Public, de quelques connoissances que bien des gens auroient conservées comme des rares secrets. C'est un

reproche qu'on pourroit faire à juſte titre à quelques gens de l'art, aſſez célebres d'ailleurs. Eſt-ce petiteſſe d'eſprit ? Eſt-ce un intérêt ſordide ? De quelque côté qu'on les enviſage ils ſont également mépriſables. J'en ai entendu plus d'un ſe féliciter de n'avoir donné au Public que ce qu'ils vouloient bien perdre, & d'avoir réſervé pour eux ſeuls les vrais ſpécifiques propres aux maladies qu'ils ont traité. On n'eſt point ſurpris de trouver cette façon de penſer chez un Charlatan ; mais peut-elle exiſter dans une ame honnête, noble & humaine ?

# ERRATA.

*Page* 37 *ligne* 9. neuverſes, *liſez*, nerveuſes.
*Page* 81 *ligne* 26. ſoigner de la, *liſez*, ſoigner la.
*Page* 108 *ligne* 28. un bandange, *liſez*, un bandage.
*Page* 118 *ligne* 1. d'un flanelle, *liſez*, d'une flanelle.

LA

# LA NYMPHOMANIE,

OU

# TRAITÉ
## DE LA FUREUR UTÉRINE.

## CHAPITRE I.

### *Des Parties Organiques de la Femme.*

COmme la naiſſance & les progrès de la maladie que nous appellons Fureur Utérine, viennent abſolument des impreſſions & des mouvemens des fibres intérieures des organes, je crois devoir me diſpenſer de donner ici la deſcription des Parties extérieures de la femme.

Je me bornerai donc à décrire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, ſes Parties intérieures, & ſur-tout celles qui concourent immédiatement aux impreſſions, & affections de la matrice, comme ſiége principal des fâcheux accidens dont j'entreprens de faire l'effrayant tableau.

Nous conſidérons dans les Parties de la femme deux conduits, l'un appellé le Canal de l'urêtre dont nous ne donnerons aucune deſcription, parce qu'il eſt tout-à-fait étranger à notre ſujet; l'autre eſt le Vagin que les Anatomiſtes nous diſent être un canal long, qui deſcend depuis l'orifice de la matrice juſqu'à l'extrêmité des Parties honteuſes de la femme.

Dans les vierges on lui donne environ cinq à ſix pouces de longueur. Il paſſe entre la veſſie & le rectum. Des deux membranes qui compoſent ſa ſubſtance, l'une eſt interne & l'autre eſt externe.

L'interne eſt un tiſſu de nerfs qui la rendent conſéquemment très-ſenſible. Sa partie intérieure eſt pleine de rides ſpirales qui s'étendent dans l'accouchement. Ce canal eſt rempli de véſicules qui contiennent une eſpece de mucoſité que déchargent une infinité de petites glandes; de là vient l'humidité fort néceſſaire dans le vagin.

La membrane externe eſt un tiſſu de fibres muſculaires capables d'extenſion & de contraction. On voit à la partie inférieure de l'orifice de ce canal un *plexus* de vaiſſeaux qui compoſent un corps caverneux rempli de ſang artériel que déchargent ces vaiſſeaux dans certains momens de volupté, qui étant embraſſés par une quantité de fibres muſculaires dont nous venons de parler, contractent ſinguliérement l'orifice, & procurent une ſenſibilité exquiſe.

Les artéres & les veines de la partie ſupérieure du vagin viennent des hypogaſtriques, & ceux de la partie inférieure ont leur principe dans les hémorrhoïdales. Ils ſe communiquent les uns aux autres, & ſont deſtinés à les vivifier pour faire gonfler & roidir les corps caverneux par l'extrême ſenſibilité qui y regne. Le ſurplus du ſang des artéres eſt rapporté par les veines dans la veine cave.

La Matrice eſt un corps membraneux compoſé d'un tiſſu cellulaire de fibres, couvert d'une grande quantité de vaiſſeaux ſanguins. Sa figure reſſemble exactement à celle d'une poire dont la cavité peut contenir une groſſe amande; ſa longueur depuis ſon orifice interne juſqu'au fond eſt de trois travers de doigts; ſa partie poſtérieu-

te eſt large de deux pouces, & l'intérieuré d'un. Elle a un pouce d'épaiſſeur. Sa ſituation eſt dans la partie inférieure de l'hypogaſtre entre le rectum & la veſſie, où les os Pubis la défendent par devant, & l'os Sacrum par derrière. Mais il regne certain eſpace entr'eux & elle, ce qui occaſionne dans le ſexe la groſſeur des hanches.

Son orifice qui ſe joint à la partie ſupérieure du vagin eſt fort petit, & reſſemble aſſez au muſeau d'un chien; ſa cavité interne, à la gorge de l'orifice, s'appelle *col de la matrice*. Sa ſurface eſt inégale & pleine de rides, dans les intervalles deſquelles on remarque pluſieurs conduits très-petits qui arroſent le col de la matrice pendant l'écoulement des ordinaires. Les Fleurs blanches viennent des glandes qui ſont à l'origine de ces petits conduits, & qui ſont proprement le ſiége de cette maladie ſi commune aujourd'hui dans le ſexe, qui la ſupporte ſans faire réflexion qu'il porte un principe de mort; les remédes en ſont néanmoins à préſent très-connus.

Le col de la matrice a des petits trous qui ſont les extrêmités des conduits qui viennent des véſicules ſéminales, deſtinés à verſer dansla matrice une liqueur mucila-

gineuſe & ſpermatique, que les véſicules pompent & attirent des teſticules ou ovaires de la femme, & qui, n'étant point une ſemence, en tient néanmoins lieu, par le plaiſir qu'elle cauſe en ſortant de ces véſicules, qui ſont des petits corps ſphériques ſervant de receptacle à cette liqueur ſpermatique qui y eſt introduite par les vaiſſeaux déférens qui prennent leur origine dans les ovaires Ces véſicules ſont nerveuſes & muſculaires. Elles ſe dilatent par le mouvement des muſcles accéléra-teurs qui leur font attirer la liqueur ſper-matique, qui dans le moment les oblige à ſe contracter, pour la pouſſer avec force dans la cavité de la matrice. Juſques-là la femme a agi toute ſeule; & comme le mouvement particulier de ſes organes, nous étant bien connu, eſt ſuffiſant pour nous mettre parfaitement au fait des cauſes puiſées dans ſa nature, qui ſont relatives aux accidens de la Fureur Utérine, nous n'irons pas plus loin ſur l'uſage de ſes muſcles & de ſes fibres, dont la progreſſion nous meneroit, comme malgré nous, aux principes & aux effets de la génération.

Nous nous réduirons à dire encore quelques mots ſur la ſituation des veines, des

artéres & des nerfs de la matrice & de ſes ligamens, parce que toutes ces choſes importent ſinguliérement à notre ſujet ; & quoique les ovaires n'aient pas un rapport bien eſſentiel aux accidens dont je traite, je crois cependant néceſſaire d'en faire connoître la nature, la ſituation, & les effets qui deviennent fréquemment la ſource de quantité d'accidens, par l'ignorance des pères & mères, ou de celles qui ſont chargées de l'éducation de la jeuneſſe.

Les artéres & les veines de la matrice viennent des hémorrhoïdales, des hypogaſtriques, & des vaiſſeaux ſpermatiques qui s'anaſtomoſent l'un avec l'autre. Les nerfs de la matrice viennent des intercoſtaux, & de ceux qui ſortent de l'*os Sacrum*. Il y a beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques dans ſa ſurface interne, qui, s'uniſſant peu-à-peu, forment de groſſes branches qui ont leur inſertion dans le réſervoir du chîle. Tous les vaiſſeaux de la matrice rampent ſur ſa ſurface externe, faiſant pluſieurs tours & replis qui les garantiſſent de rupture dans l'extenſion.

La partie poſtérieure de la matrice ne tient à rien. L'antérieure eſt attachée à la veſſie & au rectum, & chaque côté par deux eſpéçes de ligamens, qu'on diviſe en

ligamens larges & en ligamens ronds.

Les ligamens larges ne ſont autre choſe qu'une production du péritoine qui part des côtés de la matrice. Ils ſont compoſés d'une double membrane qui en contient une autre dans ſa duplicature. On les compare communément, à cauſe de leur figure & de leur largeur, aux ailes des chauves ſouris.

L'Ovaire eſt attachée à une de leurs extrêmités: elle a ſes vaiſſeaux déférens, l'un qui s'inſere dans le fond de la matrice, & l'autre qui va ſe rendre dans les véſicules ſéminales vers ſon col.

Les ligamens ronds naiſſent de la partie antérieure & latérale du fond de la matrice, & paſſant par les productions du péritoine à travers les anneaux des muſcles obliques & tranſverſaux de l'*Abdomen*, ils vont ſe perdre dans la graiſſe auprès des aînes, où ils forment une expanſion en patte d'oie.

Il y a dans les femmes quatre vaiſſeaux ſpermatiques. Ils ſont plus courts que ceux des hommes: chaque artére forme pluſieurs plis & retours; en deſcendant elles ſe partagent en deux branches dont la plus petite va à l'ovaire, & la plus groſſe ſe diviſe en trois dont il y en a une qui ſe

distribue sur la matrice, une autre au-dessus du vagin, la troisième sur les ligamens de la matrice, & les trompes de Fallope.

Les Ovaires sont deux corps de figure ovale un peu applatis sur le devant, dont chacun est situé aux côtés, à deux travers de doigt ou environ de distance, du fond de la matrice. Ces ovaires que nous appellons aussi testicules de la femme, sont glanduleux & membraneux, & presque de moitié moins gros que ceux des hommes. Leur surface naturelle est polie; ils sont couverts d'une membrane propre qui adhere fortement à leur substance, & d'une autre membrane commune qui vient aussi du péritoine & qui couvre les vaisseaux spermatiques. Leur substance est un composé de glandes, de fibres, & de membranes, qui laissent des petits espaces entr'elles, dans lesquels il y a des véficules rondes de différente grosseur pleines d'une liqueur blanche. On en remarque quelquefois jusqu'à une douzaine dans un seul ovaire.

Je ne décrirai pas comment & sous quelle forme les nerfs sont attachés à l'ovaire, ou plutôt à ses interstices. Je ne dirai rien de la chûte des œufs, de leur fécondation dans la matrice, parce que ces

ſpéculations ſont très-étrangeres à mon objet; mais je ne puis m'empêcher de parler de la chûte contre nature de ces mêmes œufs, parce que, comme je l'ai déjà annoncé, elle eſt une ſource d'accidens notables auxquels, ſur-tout, les jeunes perſonnes ſont ſujettes.

Par cette chûte contre nature, j'entends la chûte des œufs avant leur maturité, c'eſt-à-dire, avant le terme preſcrit par les régles ordinaires de la nature, ſoit dans l'ordre de la génération chez les femmes, ſoit dans celui du flux menſtruel dans toutes les perſonnes du ſexe.

Sa cauſe vient de quelqu'indiſpoſition des ovaires qui les forment, ou de quelqu'impureté du ſang qui ſe mêle dans la ſubſtance de ces œufs, d'où vient qu'ils ſe détachent les uns après les autres avant le temps. Alors leur ſubſtance, ſemblable à celle d'un fruit avorté, ou piqué des vers, cauſe une grande irritation dans la cavité de la matrice, & par ſon acreté mordicante inciſe les extrêmités capillaires des vaiſſeaux ſanguins, ce qui fait fluer longtemps le ſang pur des veines. C'eſt ce qu'on appelle *perte de ſang*. Première incommodité. La ſeconde, c'eſt qu'il en arrive des coliques les plus aigues, & la

troiſiéme enfin, qui eſt la plus dangereuſe, ce ſont des ulcéres à la matrice. Heureux qui ſait les connoître quand ils exiſtent dans cette partie; plus heureux encore qui ſait y faire parvenir les vrais ſpécifiques!

Lors au contraire que par quelqu'obſtruction dans les viſcéres, ou par le défaut d'une bonne conformation, ſoit auſſi que par ſon propre vice ou telle maladie que ce puiſſe être, le ſang n'a point la force de porter dans les véſicules ce ſuc précieux qui forme la fécondité de la nature, il s'enſuit la Stérilité incurable quand le vice eſt dans les ſolides, ou bien la Jauniſſe & les Pâles couleurs qui réduiſent bientôt la malade au tombeau, ſi on n'a recours au plutôt aux remedes capables de rétablir les fluides.

On trouvera à la fin de mon appendix des formules, deux ſpécifiques, dont on choiſira le plus commode, ſuivant les ſituations des perſonnes & le goût de la malade.

Je me ſuis beauconp plus étendu que je n'aurois voulu le faire ſur le détail des Parties Organiques de la femme. Mais j'en ai cru la connoiſſance ſi néceſſaire pour la ſuite de cet ouvrage, que je me ſuis par cette raiſon beaucoup moins reſtreint que je ne l'avois d'abord projetté. Il convient à préſent de donner une idée générale de la Nymphomanie.

# CHAPITRE II.

## *Dans lequel on explique en général ce que c'eſt que Nymphomanie ou Fureur Utérine.*

ON entend par Nymphomanie un mouvement déréglé des fibres dans les Parties Organiques de la femme. Cette maladie eſt différente de toutes les autres, en ce que celles-ci attaquent ſubitement, & annoncent preſque ſur le champ, par des ſymptômes évidens, toute leur malignité; celle là au contraire ſe cache preſque toujours ſous le dehors impoſteur d'un calme apparent, & ſouvent elle eſt déjà d'un caractére dangereux, qu'on ne s'eſt pas encore apperçu, non-ſeulement de ſes progrès, mais même de ſes commencemens. Quelquefois la malade qui en eſt atteinte a un un pied dans le précipice, ſans ſe douter du danger. C'eſt un ſerpent qui s'eſt inſenſiblement gliſſé dans ſon cœur, heureuſe ſi, avant d'en être mortellement bleſſée, elle a encore la force de ſe ſouſtraire par une prompte fuite au cruel ennemi qui veut la perdre.

Cette maladie ſurprend quelquefois les jeunes filles nubiles dont le cœur prématuré pour l'amour a parlé en faveur d'un jeune homme dont elles ſont devenues éperdument amoureuſes, & pour la jouiſſance duquel elles trouvent des obſtacles inſurmontables.

On voit auſſi des filles débauchées, qui ont vécu quelque temps dans le déſordre d'une vie voluptueuſe, être tout d'un coup attaquées de ce mal ; ce qui arrive lorſqu'une retraite forcée les tient éloignées des occaſions qui favoriſoient leur fatal penchant.

Les femmes mariées n'en ſont point exemptes, ſur-tout celles qui ſe trouvent unies à des époux d'un tempérament foible, qui exige de la ſobriété dans les plaiſirs, ou à un homme froid, peu ſenſible aux délices de la jouiſſance.

Enfin les jeunes veuves y ſont ſouvent expoſées, ſur-tout ſi la mort les a privées d'un homme fort & vigoureux, dans le commerce duquel, par des actes vivement répétés, elles avoient acquis l'habitude des plaiſirs, dont le délicieux ſouvenir occaſionne chez elles des regrets amers, qui produiſent inſenſiblement des troubles, des agitations & des mouvemens d'abord involontaires, mais dont les ſuites réduiſent bientôt l'ame dans l'état le plus fâcheux.

Toutes en un mot, dès-qu'elles ſont une fois atteintes de ce mal, s'occupent avec autant de force que de vivacité, & ſans interruption, des objets qui peuvent porter dans leurs paſſions l'infernal flambeau de la lubricité, ſur-tout ſi elles y ſont portées par la véhémence naturelle du tempérament.

Elles donneront encore de l'extenſion à cette véhémence naturelle, ſi elles s'entretiennent avec des romans luxurieux qui commencent par diſpoſer le cœur aux ſentimens tendres, & finiſſent par inſpirer & apprendre les laſcivetés les plus groſſieres. Elles augmentent les feux qui les dévorent par des recueils de chanſons dont leurs voix paſſionnées chériſſent & répétent ſans ceſſe les airs & les paroles, qui ſoufflent dans leur ame le poiſon qui doit les tuer.

Dans les converſations particulieres avec leurs compagnes, elles ont grand ſoin de faire tomber les propos ſur les objets qui les flattent, bien loin de faire des efforts continuels pour les bannir de leur imagination. Si malgré toute leur adreſſe, elles n'ont pu empêcher la converſation de tomber ſur des objets étrangers à leurs paſſions, elles tombent dans une langueur & un ennui mortel qu'il leur eſt impoſſible de diſſimuler,

Elles ſe déshonorent ſans ceſſe en ſecret par des pollutions habituelles dont elles ſont elles-mêmes les infortunées ouvrieres, quand elles n'ont pas encore ouvertement franchi les barrieres de la pudeur ; ou bien, quand l'impudence commence à ſe mettre de la partie, elles ne craignent plus de ſe procurer cet affreux & déteſtable plaiſir, par le ſecours d'une main étrangere.

Toujours diſpoſées à prêter l'oreille aux complimens flatteurs & ſéduiſans des hommes qui les environnent, elles craignent les occupations les plus légeres ſi elles ſont capables de les détourner un moment des ſales objets que leur imagination chérit.

De la promenade, où les jeux les plus innocens de la nature ont pris dans leur ame préoccupée la tournure des attraits les plus vifs de la volupté, elles paſſent à des tables ſomptueuſes, dont les mets âcres, piquans & empoiſonnés, achevent de mettre le ſang dans un affreux déſordre.

Les vins vigoureux dont elles ſont ſans ceſſe abreuvées, les liqueurs ſpiritueuſes qu'elles avalent comme l'eau, l'abus qu'elles font du café & du chocolat dont l'excès chez elles eſt prodigieux : toutes choſes enfin, dont une ſeule eſt capable de corrompre l'harmonie animale, & qui réunies

mettent le comble aux feux qui les dévorent ; tout cela porte dans les paſſions la torche ardente des plus honteuſes & des plus exceſſives cupidités.

Je conviens que tous ces fâcheux accidens, dont on ne ſauroit tracer un aſſez hideux tableau, ſont ſupportables dans les commencemens; mais les triſtes événemens qu'ils produiſent, deviennent bientôt de la plus grande importance, ſi on n'embraſſe au plus vîte, & de la meilleure foi du monde, les moyens les plus ſages pour en réprimer le cours. Les femmes au contraire qui n'ont point la force de reculer quand elles ont fait le premier pas dans ce dédale d'horreurs, tombent inſenſiblement & preſque ſans s'en appercevoir, dans des excès qui, après avoir flétri leur gloire, finiſſent par leur ôter la vie.

Vous les voyez continuellement abſorbées dans la même penſée, & leur plus grande crainte eſt d'en être diſtraite un ſeul moment. Elles ne ſongent qu'au fatal objet qui cauſe leur maladie, elles ne voient que lui, toutes les puiſſances de leur ame en ſont comme immobiles, elles n'apperçoivent & n'entendent plus rien de ce qui ſe paſſe autour d'elles, c'eſt-là leur principale affaire : elles négligent abſolument

toutes les autres, même celles d'où dépend le bon ordre de leur maiſon, & par conſéquent leur fortune. Triſtes & mélancoliques, elles aiment le repos & le ſilence, & ſi elles l'interrompent, ce n'eſt que pour parler avec elles-mêmes. Mais malheur à celui ou à celle qui ofera venir troubler ce délicieux ſilence. La violence qu'elles ſe font pour diſſimuler les feux horribles qui les conſument, achevent de mettre le comble à leur maux. Mais cette violence eſt de peu de durée.

Un bel adoleſcent ſe préſente à leur vue ; que dis-je ? Un homme tel qu'on veuille l'imaginer ; car, dans le tourbillon de flammes qui compoſent leur athmoſphére, les traits de feu qui partent de leurs yeux, peuvent bien brillanter l'objet, quelque défectueux qu'il puiſſe être, juſqu'à transformer un Vulcain en un Adonis. Cet homme donc, quel qu'il ſoit, devient à l'inſtant l'objet de leur cupidité. Leur oreille ſe prête avidement aux moindres choſes flatteuſes qu'on leur dit, & même les complimens d'uſage deviennent à leurs ſens des ſéductions très-recherchées. Elles y répondent d'un ton de voix & avec des geſtes qui annoncent déjà une vive paſſion, & elles prennent au plus grand ſérieux les plaiſanteries

leries uſées qu'on veut bien leur faire. Non-ſeulement elles ſe rendent avec beaucoup de facilité aux deſirs qu'elles croient avoir fait naître, mais plus ſouvent encore, elles oſent les prévenir avec une impudence qui les flétrit.

Cette maladie déjà trop violente, n'eſt pas encore à ſon dernier période. On en voit les accès augmenter de jour en jour avec des caracteres de malignité les plus effrayans. La ſenſation réelle des plaiſirs, jointe à ceux dont l'imagination répete ſans ceſſe les diverſes images, rend en peu de temps les malades furieuſes & effrénées; alors franchiſſant les bornes de la modeſtie ſans aucun remords, elles trahiſſent l'affreux ſecret de leur vilaine ame par des propos qui ſaiſiſſent d'étonnement & d'horreur les oreilles les moins chaſtes, & bientôt l'excès de leur laſcivité ayant épuiſé toutes leurs forces, elles ſecouent le joug impoſant & glorieux de la pudeur; & avec un front ouvertement déshonoré, elles ſollicitent, d'une voix auſſi vile que criminelle, les premiers venus à répondre à leurs inſatiables deſirs. Si elles trouvent de la réſiſtance, elles ſe flattent de la vaincre à force de ſéduction. Quel art n'emploient-elles pas pour cela dans leurs propos & leurs geſ-

tes ? Et quand un juſte mépris eſt le paiement de ces avances, vous voyez ces monſtres, malheureuſement revêtues d'une figure humaine, s'abandonner à des excès de fureur, dont les ſuites ſont de vous accabler hautement des plus injuſtes reproches. Elles vous pourſuivent par des propos qu'elles inventent pour flétrir votre réputation ; vous perſécutent avec autant d'éclat que d'opiniâtreté ; & après avoir fait mille tentatives inutiles contre votre repos & votre gloire, elles ſe livrent avec violence, & même ſouvent ſans précaution, à tout ce que la vengeance peut inſpirer de plus cruel & de plus tragique.

Juſqu'ici cette maladie, quelque fâcheuſe que nous ayons pu la peindre, n'a point paſſé les bornes du délire mélancolique ; mais on va bientôt lui voir prendre tous les caracteres d'une manie ouverte.

C'eſt alors qu'elles crient & s'emportent continuellement comme des inſenſées, qu'elles diſent, & contrediſent, ſiffient & applaudiſent, nient & affirment, font des ſignes & des geſtes ridicules, tiennent des propos qui leur ſont propres pour émouvoir les paſſions des hommes ; & afin d'y réuſſir plus ſûrement, elles affectent des nudités qu'elles ont l'imbécillité de croire

qu'on voudra bien attribuer à des diſtractions vives qu'elles feignent aſſez maladroitement, pour que le jeune homme le moins expérimenté ne puiſſe jamais être leur dupe. Si malgré tout on les déſeſpere, elles ſe jettent ſur vous toutes furieuſes, & l'excès de leur frénéſie vous donnent à peine le temps d'échapper de leurs mains.

Quelqu'un qui n'a pas été témoin de ces cruels accès, aura peine à ſe perſuader les terribles vérités que je ſuis obligé de développer dans cet ouvrage. Avant d'avoir vu par moi-même les climats moins favoriſés de la nature, où le ſang au lieu d'être animé par un air ſulphureux & balſamique, eſt ſans ceſſe altéré par des pelotons de glace qu'on y dévore par la fatale néceſſité de reſpirer; où au lieu des parfums qui lui donnent de l'action & de la nourriture, on eſt ſans ceſſe environné de molécules froides, humides & très-malfaiſantes, qui détruiſent les parties ſpiritueuſes du ſang, dont la circulation eſt toujours languiſſante dans les veines, & par conſéquent, incapable de ſe réparer. Avant, dis-je, d'avoir parcouru ces climats que je croyois heureux, parce que, ſelon moi, les mortels devoient y être moins en proie aux paſſions, qui toutes céleſtes dans leurs principes deviennent cependant par nos abus

des ſources inépuiſables de diſgraces. Avant que par une fatale expérience, auſſi humiliante pour l'humanité, que déſolante pour l'honnête homme qui s'occupe avec tendreſſe du bonheur de ſes ſemblables, j'aie été parfaitement inſtruit que le feu de la lubricité, bien plus fort & plus actif que celui de la nature, ne connoît point la différence des climats ni des conſtitutions, mais brûle par-tout & en tout avec le dernier excès, juſques dans les antres les plus glacés; j'aurois cru avec tout le monde que cette maladie devoit preſque être ignorée dans les pays froids. C'eſt pourquoi, dit un grand homme dont je ne ſuis pour ainſi dire que le traducteur, j'ai vu ſans ſurpriſe le ſilence des auteurs nés dans ces climats, ſur une matiere auſſi importante; mais, ajoute-t-il, je ne peux cacher mon étonnement quand je vois les plus célébres Auteurs de l'antiquité, habitans des pays méridionaux, tels qu'*Hipocrate*, *Gallien*, *Celſe*, *Paul Æginete*, qui ont traité de la médecine dans la Grece & l'Italie, obſerver un profond ſilence ſur la Fureur Utérine. Mais je ſuis encore plus ſurpris que des médecins qui ont vécu dans des ſiécles moins reculés, & qui ont acquis une grande réputation parmi nous, ſur-tout

ceux qui ont passé leurs jours dans des climats chauds, où l'on présume que cette maladie est plus commune, tels qu'*Arnaud de Ville-Neuve*, *Valescus de Tarente*, *Bernardus Gordonius*, *Guillaume Rondelet de Narbonne*, *Antoine Guainier*, *Alexandre Benedetti* Italien, qui tous ont traité *ex professo* des maladies des femmes, semblent comme avoir affecté de ne pas dire un mot de la Fureur Utérine.

*Soranus*, médecin Grec, (c'est toujours le même Auteur qui parle) un peu plus ancien que *Galien*, qui s'est acquis beaucoup de réputation sous l'empire de *Trajan*, est le seul de l'antiquité qui ait écrit sur cette matiere. Nous n'avons plus cet ouvrage: mais *Aëtius*, Livre XVI, Chap. LXXIV. d'un Traité qui a pour titre : *de la Médecine tirée des anciens*, avoue que ce qu'il dit de la Nymphomanie dans ce chapitre est extrait de *Soranus* ; mais comme l'inscription est de *Janus Cornarius*, qui a traduit en latin les ouvrages d'*Aëtius*, M. *Astruc*, voulant puiser dans les sources grecques le véritable nom de cette maladie, a parçouru les seize livres en manuscrit d'*Aëtius*, qu'il a trouvés dans la bibliotheque du Roi de France, & il y a vu que le titre du chapitre en question est *Péri tes métromanias*.

*Nicolas Myrepſus* d'Alexandrie, parle d'un Antidote dont il loue l'excellence contre la Nymphomanie; mais il n'en dit rien de plus. On doit cependant préſumer que c'eſt de la Fureur Utérine dont il a entendu parler.

*Zonaras*, p. 23. t. III. de ſes Annales, rapporte qu'Euſébie, femme de l'Empereur Conſtance, fils de Conſtantin le Grand, fameuſe par ſa beauté, mais plus connue encore par ſes diſgraces avec ſon époux qui étoit foible, froid, & conſéquemment très-peu propre aux plaiſirs dont il ſe privoit à cauſe de ſes infirmités habituelles, eſt tombée dans une langueur mortelle, à laquelle ont ſuccédé les accès les plus violens de la Fureur Utérine, qui ont terminé ſes jours avant ceux de Conſtance.

Outre le terme de Nymphomanie que nous adoptons pour exprimer cette maladie, on lui donne encore différentes dénominations. *Moſchio*, Médecin Grec, l'appelle *Satyriaſis*, d'autres *Métromanie*, d'autres *Erotomanie*, qui ſignifie manie d'amour. Mais tous ces noms étant arbitraires, nous nous en tiendrons à celui de *Nymphomanie*, toutes les fois qu'il ſera queſtion de la *Fureur Utérine*.

Je m'attends que ce livre excitera bien plus la curioſité des jeunes gens que celle

du ſexe. Je croirois donc manquer au zele que je leur ai particuliérement voué, ſi je terminois ce chapitre ſans leur offrir un puiſſant correctif, pour l'idée favorable qu'ils ont de leur force & de leur excellence au deſſus de la femme. Cet antidote eſt l'onaniſme de M. *Tiſſot*. Tout ce que je pourrois dire à cet égard, ne pourroit jamais atteindre l'énergie, & la vivacité des tableaux de ce grand homme. Je pourrois être auſſi vrai que lui, mais non auſſi intéreſſant. Combien s'en trouvera-t-il, qui, après la lecture de cet important ouvrage, ſe replieront ſur eux-mêmes avec des craintes fondées & ſalutaires qui produiront en eux le commencement de la ſageſſe? Ils ſeront ſans doute les plus fortunés. Mais combien d'autres verront-ils naître à l'inſtant du fond de leur ame, non cette crainte conſolante qui vient d'une juſte horreur du crime, mais une foule d'accuſateurs déſeſpérans qui les feront frémir à la vue des maux phyſiques auxquels ils ſe ſont expoſés par leur propre faute. L'horreur des accidens actuellement exiſtans, celle de ceux qui doivent en réſulter néceſſairement, jettera dans leur ame cette langueur mortelle, perſécutrice éternelle & infatigable des criminels qui n'ont

pas craint de travailler à la deſtruction de leur être.

Une lueur d'eſpérance viendra les tirer de cette eſpéce d'anéantiſſement; ils auront entendu parler d'un de ces hommes bien plus chers à leurs ſemblables qu'ils n'en ſont véritablement chéris, bien moins reſpectés qu'ils ſont reſpectables par la tendreſſe philoſophique avec laquelle ils s'occupent des maladies peu apparentes, mais évidemment contagieuſes & mortelles qui déſolent l'eſpece, & qui aſſomment ſans que le malade fourniſſe à celui qui le traite, d'autres lumieres que celles qu'il puiſe dans ſa propre expérience, & dans une étude d'autant plus laborieuſe, que l'équivoque ſe préſente ſans ceſſe pour obſcurcir ces mêmes connoiſſances qu'il croit avoir acquiſes, & que ſouvent cette équivoque eſt appuyée par la honte opiniâtre & déplacée du malade, qui ſe flatte toujours de ſauver ſa vie & ſon honneur en uſant des ſecours généraux de la médecine.

Je ſuppoſe donc qu'ils iront trouver cet homme célebre avec toute la confiance qu'inſpire l'excès du malheur, qu'en arrivera-t-il? L'épouvantable peinture qu'un honnête-homme, qui ne veut point ſe déshonorer par un pronoſtique flatteur, eſt

obligé de leur faire des désordres qui existent dans leur économie animale ; peinture qui est dans ce moment le frein le plus respectable qu'on puisse opposer à l'excès de leur passion & de leur brutalité ; peinture dont ils sentent la vérité par la consomption douloureuse & souvent désespérante dont ils sont jour & nuit les infortunées victimes. Cette peinture, dis-je, qui n'est encore ordinairement qu'une ombre qui voile à leurs yeux une infinité d'autres conséquences bien plus fâcheuses, jette leur ame dans un abattement qui leur ôte le courage de prendre les moyens longs, ennuyeux, & pénibles, mais cependant uniques pour remédier à leur cruelle situation. D'autres plus courageux entrent dans la carriere : mais bientôt l'inconstance les saisit ; abandonnant l'efficacité des remedes, ils se servent du peu de force qu'ils ont recouvré pour retourner à leurs premieres horreurs dans lesquelles ils périssent. Quelques-uns, ce qui est assez rare, entreprennent avec autant de bonne foi que de constance les moyens de guérir. Une cure radicale devient enfin le prix de leur docilité. Quelques autres, malgré la bonté du régime & l'habileté du médecin, ne sont plus susceptibles de la salubrité des reme-

des, & ſe voient condamnés pendant le peu de temps qu'il leur reſte à vivre, à traîner des jours languiſſans; trop heureux quand les inſtans de ces jours infortunés ne ſont point marqués par des accès de douleurs aigues & lancinantes qui entraînent après elles le déſeſpoir avant la mort.

Toutes ces menaces que nous ne ceſſons de faire aux libertins des deux ſexes, ne ſeroient point capables d'opérer en eux le plus foible retour à la vertu morale ou chrétienne, ſi quantité de raiſonnemens puiſés dans la nature, ſi une infinité d'expériences connues & très-confirmatives de ces raiſonnemens, ne portoient dans leurs eſprits un caractère d'évidence qui ne les perſuade que parce qu'elle les fait frémir.

Ce ſeroit bien en vain qu'une foule de Philoſophes Chrétiens leur crieroient ſans ceſſe que l'incontinence, & ſur-tout celle dont nous traitons ici, eſt un crime abſolument abominable, ſi un bon Phyſicien ne venoit à leur ſecours, pour leur démontrer comment ce crime les conduit à la mort avec autant de cruauté que de promptitude.

Combien ai-je vu de jeunes gens plongés dans ces abominations, reſſentir pendant long-temps les maux les plus cruels, ſans ſe douter un moment des horribles cauſes

qui les avoient produits ? Ils n'avoient garde de ſoupçonner que des paſſe-temps qui leur faiſoient éprouver des ſenſations auſſi délicieuſes, puſſent être le germe de leurs douleurs. Que leur yeux ſe deſſillent donc enfin, à la faveur du flambeau que je leur préſente. Qu'ils apprennent & admirent la conſtruction de leur être. Qu'ils s'inſtruiſent à chérir & à reſpecter l'ordre de leur exiſtence, qu'ils évitent ce qui peut en troubler l'importante harmonie, & que tout ce que je viens de leur dire, jette dans leur ame un fond inépuiſable d'averſion & d'horreur pour les abominations qui les flétriſſent, les déshonorent & les anéantiſſent. Que ceux qui n'auront point aſſez de religion pour craindre d'outrager l'auteur & le maître ſuprême de leurs jours, ſoient au moins arrêtés par le ſpectacle épouvantable des maux ſans nombre dont ils ſeront affligés, & dans le ſupplice deſquels ils joueront tout à la fois les rôles déſeſpérans de boureaux & de victimes.

# CHAPITRE III.

## *Des cauſes & des accidens de la Nymphomanie.*

QUelqu'un qui fera bien attention à cette paſſion morbifique, y découvrira deux accidens qui forment chacun une maladie différente.

Elle commence par un délire mélancolique, dont on trouve la cauſe dans le vice de la matrice, enſuite elle ſe tourne en délire maniaque, qui a ſon principe dans le dérangement du cerveau. Quand ces deux accidens concourent enſemble, ils forment ce que nous appellons Nymphomanie; ſi au contraire il n'y en a qu'un, ou l'on aura ſimplement des deſirs violens du coït, ſans néanmoins éprouver des délires, ou l'on tombera dans une profonde mélancolie, ou dans une manie ſupportable, ſans être conſumé par d'inutiles deſirs; c'eſt ce que nous allons expliquer par ordre.

Nous parlerons en premier lieu de l'effrénée cupidité vénérienne ſimple; 2.° de

la même, jointe avec le délire mélancolique ; 3.° enfin lorſqu'elle dégénere en manie.

L'effrénée cupidité vénérienne dans les femmes eſt ordinairement occaſionée par la violente ſecouſſe des organes, qui ſont chez elles le ſiége de la volupté ; de même que la violence de la faim ou de la ſoif dépendent de l'impreſſion vigoureuſe que reçoivent les tuniques de l'eſtomac ou du goſier.

Il y a plus d'un organe deſtiné dans les femmes à exciter les plaiſirs vénériens. 1.° Le Clitoris qui, de l'avis de tout le monde, eſt le ſiége de la volupté la plus exquiſe. C'eſt pourquoi il eſt appellé par excellence le trône de l'amour. 2.° Toute l'ampleur & la profondeur du vagin, mais ſur-tout à la partie qui va en ſe retréciſſant, ſe joindre avec la vulve, & qui ſur la fin devient extrêmement étroite. 3.° La face interne de la matrice qui, elle-même non-ſeulement eſt bien ſenſible à la volupté, mais encore, y ſollicite les autres organes, de même que les impreſſions qui ſe font ſentir au ventricule par la ſoif & la faim, font deſirer à tous les organes qui en dépendent la ſenſation du boire & du manger. Au reſte, ce que nous diſons du vif

ſentiment de la matrice, s'explique par ce que nous voyons arriver dans les animaux dont les femelles ceſſent de deſirer dès-qu'elles ſont pleines. Mais nous voyons à la honte de l'humanité, que quand ce ſentiment de la matrice eſt émouſſé par une copulation fructueuſe, une femme n'en eſt pas moins ardente pour le coït, de même qu'un eſtomac raſſaſié par les mêts & les boiſſons les plus délicieuſes ne détruit pas l'inſatiable cupidité du palais & du goſier pour les mêmes mets & les mêmes boiſſons, qu'il eſt enſuite obligé de rejetter avec des dégoûts affreux. Mille fois plus bêtes que les bêtes même qui ſervent à leurs abus exceſſifs !

On doit auſſi mettre au nombre des organes de la volupté, tous les vaſes qui ſont deſtinés chez les femmes à faire la ſécrétion de la ſemence ; car ils contribuent tous à augmenter la ſenſation des plaiſirs. Tels ſont, 1.° la glande proſtate qui entoure la matrice, & l'arroſe avec abondance d'une humeur qui ſort par deux lacunes ou petits orifices dans la partie ſupérieure de la vulve, ſur les deux côtés de l'urêtre au-deſſous du Clitoris. 2.° Les glandes de *Cowper* qui ſont ſituées dans le périnée entre la vulve & l'anus, & qui par

un double conduit vont aboutir à la naiſſance du vagin proches les racines des caroncules myrtiformes. 3.° Un grand nombre de petites glandes ſéparées ou liées enſemble qui ſont répandues dans tout le vagin, d'où il eſt conſtant qu'il découle une humeur un peu gluante aſſez ſemblable à la ſemence. 4.° Différentes lacunes qui ſont diſtribuées dans la face interne du vagin, qui ſans orifice, répandent néanmoins, ou plutôt filtrent une humeur limpide, mais en petite quantité.

Toutes ces choſes, qu'on ne peut raiſonnablement révoquer en doute, étant une fois admiſes, on en pourra certainement conclure que les organes chez les femmes reçoivent des impreſſions bien plus vives, & que par conſéquent elles doivent s'enflammer avec beaucoup plus de facilité que les hommes : & cela par trois raiſons 1.° parce que les ſecouſſes & mouvemens qui excitent des impreſſions vives & fortes ſur les organes dont nous avons parlé, & propres à réveiller les ſentimens & les deſirs, ſont dans les femmes beaucoup plus violens que dans les hommes. 2.° Parce qu'il ſe trouve dans ces organes une diſpoſition quelquefois particuliere qui donne plus d'ébranlement & de véhémence aux ſecouſſes

qui excitent ces desirs. 3.° Enfin, lorsque par un concours simultané de l'une & l'autre cause, les impressions sont portées avec plus de violence sur les organes, & que ces mêmes organes les reçoivent avec plus de vivacité, d'où l'on conçoit que les sensations, & les desirs doivent augmenter au double. Ces secousses dont nous venons de parler, qui enflamment dans le sexe le desir de la volupté, peuvent être rapportées à trois causes principales.

1.° A un frottement agréable des organes dans lequel on se plaît, & dont le sentiment occasione jusqu'à un certain point des chatouillemens de différentes especes & de différens degrés.

2.° A des picotemens doux & flatteurs, dont elles sont agréablement inquiétées.

3.° A des pincemens voluptueux qui les agitent & les animent.

On ne peut définir à quel degré, & de quelle espece doivent être tous ces mouvemens pour exciter les desirs. La seule chose qu'on peut assurer, est qu'ils diffèrent de tous les mouvemens des autres organes appétitifs.

Quant à la premiere cause, comme elle est tout-à-fait extérieure, nous ne pouvons pas dire qu'elle donne naissance à la Fureur Utérine.

fine. Il faut donc en chercher le principe dans les deux autres. En effet, comme ces picotemens & ces pincemens agréables ſont occaſionés par les humeurs ſéminales qui arroſent la vulve, le vagin & la matrice, on peut aſſurer avec vérité que les impreſſions qu'occaſionent ces écoulemens & ces arroſemens, tant des glandes que des lacunes, ſont les cauſes les plus prochaines de cette maladie, ſoit dans ſes principes, ſoit dans ſes accidens : car ces impreſſions peuvent être plus vives, & par conſéquent provoquer au plaiſir avec plus de vivacité par trois raiſons. 1.° Si la ſemence, & tout ce qu'on peut nommer humeur ſéminale, abonde en quantité. 2.° Si elles pêchent par beaucoup d'acrimonie. 3.° Enfin, ſi elles ont tout à la fois le vice d'abondance & d'acrimonie.

Premiérement, elles pêcheront par une trop grande quantité, 1.° ſi le ſang qui les diſtribue dans les organes eſt lui-même trop abondant, ce qui ſe trouve ordinairement chez les femmes qui vivent dans les plaiſirs & la bonne chere, dont les mets ſont juteux & épicés ; car on peut dire en général que mille petites aiſances qu'on s'accorde, jointes à une table bien ſervie qui offre tous les goûts qu'un appétit délicat peut

deſirer, ſont une ſource qui enfante les deſirs les plus voluptueux.

Cette abondance de ſang, que nous appellons *Plétore*, ſe rencontre encore dans les femmes qui menent une vie molle & ſédentaire, & chez leſquelles la tranſpiration ne pouvant s'établir, leur laiſſe conſéquemment beaucoup plus de ſang qu'il n'en faut pour l'économie animale.

2.° Si par leur conformation elles ont les organes, deſtinés par la nature à la ſécrétion de la ſemence, plus amples & plus à découvert, il s'enſuivra néceſſairement une ſécrétion plus abondante de l'humeur ſéminale.

3.° Enfin, ſi par l'uſage fréquent des hommes ou par tout autre moyen, elles ont une jouiſſance plus répétée des plaiſirs. C'eſt ainſi que le lait augmente & ſe multiplie dans les mamelles par le ſucement du mamelon. De même auſſi plus on crache, & plus les glandes ſalivaires font une copieuſe ſécrétion de la matiere ptyaliſtique.

Secondement, la ſemence pêche par une acrimonie contre nature dans les femmes qui ſont d'un tempérament bilieux & atrabilaire, & dont le ſang âcre & brûlant fournit une ſemence de même caractere. Dans celles qui ſe nourriſſent de viandes ſalées, poivrées, ou endurcies à la fumée, qui boi-

vent des vins forts & des liqueurs violentes, qui ſe rempliſſent d'un chocolat compoſé, & du café le plus fort. Car toutes ces choſes irritent ſingulièrement le ſang. Dans celles enfin qui paſſent leur vie dans des veilles continuelles, & dans les travaux d'une imagination qui ſe nourrit ſans ceſſe de mille agréables ou déſagréables chimeres.

Troiſiémement, ces deux vices, c'eſt-à-dire, l'abondance & l'acrimonie du ſang, concourent enſemble, quand les cauſes qui les produiſent ſe trouvent réunies dans le même ſujet : & il eſt certain que, ſi elles ne s'y trouvent pas toutes à la fois, on les y voit ordinairement réunies pour le plus grand nombre, parce qu'elles ont enſemble une très-grande affinité.

La diſpoſition particuliere des organes pour ſentir & répondre plus vivement aux ſecouſſes qu'ils éprouvent, conſiſte en trois choſes. 1.° Dans la ténuité & la délicateſſe des fibres nerveuſes, qui fait que, tout d'ailleurs égal, elles ſont mues avec plus de facilité, de viteſſe & de force. 2.° Dans la plus grande tenſion de ces fibres, qui, la même parité obſervée, produit des effets pareils à ceux que je viens de décrire. 3.° Dans le concours ſimultané, ſoit de la délicateſſe, ſoit de la tenſion extraordinaire de

ces petits fibres ; d'où il arrive que leurs oscillations observant toujours d'ailleurs la même égalité ; sont plus promptes, plus faciles & plus fortes, & cela par deux raisons.

1.° Les fibres nerveuses chez les femmes sont plus délicates à cause de leur conformation naturelle. C'est ainsi que l'on voit des animaux avoir des sensations plus délicates que les autres ; c'est ainsi que dans le même sujet on voit des parties sentir plus vivement que les autres. Ainsi l'a voulu l'Auteur de la nature. Cette délicatesse des fibres peut aussi venir des secousses précédentes & réitérées qu'elles ont essuyées, soit dans le commerce naturel avec les hommes, soit par l'irritation artificielle des parties féminines, dont l'usage augmente singuliérement la flexibilité & le sentiment des fibres nerveuses ; de même qu'un instrument acquiert bien plus de jeu & donne des sons plus vifs & plus agréables après avoir été long-temps joué.

2.° Quelquefois ces fibres sont dans une tension plus forte, par conséquent leurs vibrations sont plus vives ; cela est encore dans l'ordre de la conformation naturelle. C'est par cette conformation qu'est produite dans les organes la différente faculté de sentir : c'est par cette raison que celui-ci a une vue

plus perçante, celui-là l'oreille plus juſte, un autre l'odorat plus fort, &c.

Cette tenſion peut auſſi quelquefois être occaſionée par la grande ſéchereſſe qui arrive dans les parties, ſoit qu'elle vienne d'un défaut naturel, ou qu'elle ſoit l'effet de quelque maladie; comme par exemple, l'inflammation & phlogoſe qui contractent fortement les fibres neuverſes, & occaſionent dans les parties naturelles des picotemens & des tiraillemens fréquens qui donnent beaucoup d'âcreté à la ſemence.

3.° Enfin ces fibres nerveuſes ſont plus délicates & plus tendues ſi toutes les cauſes dont nous avons parlé, ou au moins le plus grand nombre, ſe rencontrent dans le même ſujet; & elles doivent s'y trouver ordinairement à cauſe de leur grande liaiſon. Toutes les fois que ces cauſes concourront enſemble, il arrivera, par deux raiſons que nous avons ſuffiſamment expliquées, que par la tenſion violente, & la délicateſſe des fibres, les deſirs vénériens ſeront plus vifs & plus fréquens.

Enfin, s'il arrive que les deux cauſes dont nous avons parlé, deſquelles l'une dépend de l'acrimonie & de l'abondance du ſang, l'autre de la tenſion, & de la délicateſſe

des fibres, ſe trouvent jointes dans le même ſujet, ce qui arrive preſque toujours à cauſe de leur grande affinité; il s'enſuivra de là que d'un côté, les fibres des parties ou des organes ſeront plus fortement & plus ſenſiblement affectées par l'abondance & l'acrimonie de la ſemence, & de l'autre que les mouvemens & les ſecouſſes ſeront reçues plus vivement; parce que les fibres augmentant en ténuité & en tenſion, leur vibration devient beaucoup plus ſenſible, d'où il eſt aiſé de conclure que le ſentiment & le deſir de la volupté ſera augmenté au double. Mais ſi ces ſecouſſes réunies viennent à ébranler les fibres du cerveau, ce ſera alors qu'arriveront les délires plus ou moins forts, ſuivant que l'ébranlement ſera plus ou moins violent, ou qu'il ſera plus ou moins habituel. Nous en verrons les funeſtes gradations dans la ſuite de cet ouvrage.

# CHAPITRE IV.

## *Des degrés & ſymptômes de la Fureur Utérine.*

PAr tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il ſeroit aiſé de conclure qu'il n'eſt point de maladie où les gradations ſont plus promptes & plus violentes, & dont néanmoins les ſymptômes peuvent reſter plus long-temps cachés, au moins dans ſes commencemens, & même lorſqu'elle a acquis une certaine malignité. C'eſt alors qu'il faut abſolument l'œil pénétrant & habile d'un homme expérimenté auquel rien n'échappe, & qui ſait malgré le peu d'apparence du danger de la plaie, ſonder avec autant de hardieſſe que de lumiere, les ſinus fiſtuleux, & pénétrer les clapiers dont d'autres ne ſe ſeroient pas ſeulement douté.

Quoique la Fureur Utérine ſoit une paſſion morbifique aſſez conſtamment ſemblable à elle-même dans les différens ſujets où elle ſe rencontre, elle ſouffre cependant des variations ſinon eſſentielles, au moins

accidentelles dont il eſt important de s'inſtruire, pour ſuivre exactement cette maladie dans tous ſes degrés; c'eſt pourquoi je la diſtingue 1.° en commençante, 2.° en confirmée, 3.° en déſeſpérée.

Dans le premier état, la raiſon jouit encore de tous ſes droits, la vertu eſt encore capable de cauſer mille remords; les ſaletés dont l'imagination eſt remplie, trouvent à combattre des impreſſions de pudeur & d'honnêteté qui donnent encore le courage d'en repouſſer la malignité; ou, ſi on leur cede, on a grand ſoin de ſe cacher ſous le voile impénétrable du myſtére. Alors des Syndhéreſes continuelles viendront réveiller les ſentimens honnêtes qu'un moment de brutalité aura eſſayé d'étouffer, & la malade aura la faculté de rentrer en elle-même, & de reprendre ſa premiere tranquillité. Quelque combat qu'elle ait a eſſuyer, tant qu'elle aura la force de ſe faire à elle-même ce raiſonnement, *il n'eſt ni permis, ni honnête d'obéir à une paſſion auſſi honteuſe*, & qu'elle ne perdra jamais de vue cette vertueuſe maxime, elle réſiſtera long-temps & peut-être toujours à la violence de ſa paſſion.

Elle ſe tirera avec d'autant plus d'avantage des commencemens fâcheux de cette

maladie, que ſes fibres auront reçu des ſecouſſes moins violentes : ce qui arrivera, 1.° Si elle eſt organiſée de façon à être moins ſenſible. 2.° Si un ſommeil heureux vient à ſon ſecours pour remettre ces mêmes fibres dans le calme dont elles jouiſſoient avant leur tenſion. 3.° Si, ni la nourriture ni la façon de vivre n'ont rien d'irritant. 4.° Si les principes d'une bonne éducation ſont ſoutenus par des exemples. 5.° Si on peut avoir recours à la fuite des objets capables d'exciter ces vibrations. 6.° Enfin ſi on fait uſage à propos des anodins & des rafraîchiſſans.

Mais ſi la malade après avoir long-temps combattu, commence à vouloir trouver dans ſon eſprit des raiſons pour douter de la vérité & de l'honnêteté de la maxime que nous venons d'établir ; ſi elle eſt d'un tempérament naturellement violent ; ſi elle voit ſans précaution les objets qui la rendent malade ; ſi elle s'abandonne à une vie molle, ſenſuelle & voluptueuſe ; ſi elle prend en averſion les exemples heureux qui pourroient la ramener à l'amour de la vertu ; ſi au lieu de prendre des boiſſons rafraîchiſſantes, & capables de calmer l'acreté des humeurs, elle boit au contraire des vins & des liqueurs ; ſi enfin elle vient

à être privée du ſommeil ; bientôt les ſecouſſes réitérées des fibres des organes feront éprouver à celles du cerveau une tenſion ou plutôt une preſſion qui fait déraiſonner. C'eſt alors que nous devons regarder la maladie comme confirmée ; car la malade ne voit plus les objets du même œil. Ils prennent dans ſon eſprit & dans ſon cœur une tournure bien différente ; elle jouit ſans inquiétude & ſans remords des mêmes choſes, dont auparavant la préſence, ou ſeulement la penſée, produiſoit mille troubles dans ſon ame : elle peut enfin ſe dire à elle-même que *rien n'eſt ſi beau & ſi doux que d'obéir aux amoureux deſirs.* Voilà donc le délire mélancolique qui la ſaiſit, & nous la voyons paſſer joyeuſement du premier au ſecond période, & s'approcher avec délice des bras de la mort qui l'attend au troiſieme période, vers lequel elle s'avance à grands pas.

Néanmoins dans ce ſecond période, la conſonnance peu naturelle des fibres n'eſt pas toujours conſtante. Elle peut varier par pluſieurs cauſes naturelles & artificielles.

1.° Cette violente cupidité peut s'émouſſer d'elle-même par nombre d'accidens qu'il ſeroit trop long de détailler.

2.° Le repos du ſommeil procuré par des

émulsifs ou des narcotiques, quelquefois même par le seul besoin de la nature, peut modérer les mouvemens précipités des fibres.

3.° Les anodins seuls, utilement administrés, peuvent les relâcher.

4.° La grande chaleur du sang peut être tempéré par quelques saignées & des rafraîchissans.

5.° Enfin les avis, les reproches, & quand la douceur ne réussit pas, les corrections peuvent quelquefois ramener la malade à son devoir.

De tout cela on conçoit que ce second période est encore susceptible de variations, de remedes & de curation, & le succès se fait bientôt connoître par la différence du maintien, des propos & de toute la conduite de la malade.

Mais il n'est pas facile d'exprimer avec quelle facilité & quelle précipitation on passe au troisieme période, dans lequel nous regardons la maladie comme désespérée. Dans cet état, la longueur du mal a opéré dans les fibres un parfait changement de ton. Les idées ont des représentations absolument différentes qui font adhérer le cœur & l'esprit de la malade à la seconde proposition contradictoire à la premiere,

de ſorte, qu'au lieu d'eſſuyer encore, au moins par de légers intervalles, quelques troubles à la vue du danger, elle eſt au contraire parfaitement d'accord avec toutes les puiſſances du corps & de l'ame, pour ſoutenir que rien n'eſt ſi honnête, ſi naturel, ni ſi permis que de ſe livrer à tous les plaiſirs des ſens.

Dans cette cruelle ſituation il eſt eſſentiel de remarquer les diverſes poſitions des fibres pour la conſonnance & la diſſonance d'avec la premiere propoſition. Ces fibres, comme je l'ai déjà dit, changent de ton avec quantité d'autres qui excitent violemment les deſirs vénériens; de ſorte qu'il arrive que les fibres, entre leſquelles il regnoit auparavant de la diſſonance, ſont parfaitement d'accord, & que celles qui étoient d'accord ſont abſolument diſſonantes. C'eſt de ce bouleverſement général de leurs rapports que naît le délire qui renverſe l'ordre des idées, & qui fait que les malades affirment ce qu'elles ont nié, nient ce qu'elles ont affirmé. Ce délire variant & ſe multipliant à l'infini, ſe joint bientôt à une eſpéce de fureur, de ſorte que ces malheureuſes une fois ſorties du ſentier de la droite raiſon, & continuellement excitées par la véhémence du mouvement des

ésprits, deviennent furieuses contre tous les objets qui s'opposent à leurs desirs, & c'est là précisément le vrai délire maniaque.

Quelle sera la femme assez téméraire qui en lisant ces affreuses vérités que l'intérêt de l'humanité m'oblige de développer; ne sera point épouvantée, en voyant la situation abominable où peut la conduire le premier pas vers la volupté.

Il faut cependant faire attention que le délire maniaque, quelque considérable qu'il puisse être, n'est pas toujours universel; souvent il n'est excité que par quelques objets particuliers qui réveillent l'ardeur des plaisirs; c'est pourquoi les premiers accès de ce mal ne doivent point toujours être regardés comme des symptômes propres à la manie; car ils conviennent aussi aux accidens qui résultent du délire mélancolique; c'est pourquoi nous appellons ce premier état *Manie Deuteropathique*, & le second, où les accès sont plus violens & plus généraux, *Manie Protopathique*. Nous n'entrerons point dans de plus grandes divisions sur cette matière, elles nous meneroient, comme malgré nous, à un traité volumineux des parties de la tête, dont les connoissances anatomiques impor-

tent peu à l'application des remedes & à la curation de la Fureur Utérine qui eſt le principal objet que nous nous propoſons. Il ſuffit que nous ſachions que la continuité & la véhémence des ſecouſſes des fibres dans les parties organiques, produiſent infailliblement une tenſion & une preſſion dans celles de la tête qui cauſent le délire; que ce délire dans les uns eſt univerſel, & dans d'autres n'a que des objets particuliers; & qu'enfin, de quelque façon qu'on l'enviſage il ne laiſſe preſque plus d'eſpoir de guériſon.

Nous diſtinguons encore cette fureur par ſes différentes cauſes.

1.° Celle qui vient d'une trop grande abondance de ſemence, ou d'une âcreté conſidérable, ou bien d'une trop grande abondance & d'une âcreté de la ſemence tout enſemble.

2.° Celle qui vient du vice des fibres nerveuſes des parties organiques qui reçoivent des vibrations plus vives, ſoit par leur délicateſſe ou leur tenſion, ſoit par la délicateſſe & la tenſion réunies l'un à l'autre, ce qui leur donne une ſenſibilité bien plus vive.

3.° Enfin celle qui eſt produite & par le vice de la ſemence, & par celui des parties organiques; car alors par la réunion des

cauſes ſimples le mal doit s'étendre au double.

Nous la diviſons encore par rapport à ſes ſymptômes, 1.° en Fureur Utérine ſans délire, telle que nous l'avons remarqué dans le premier période de la maladie; 2.° en Fureur Utérine avec le délire mélancolique, comme nous l'avons ſuffiſamment expliqué dans ce Chapitre & les précédens; 3.° enfin en Fureur Maniaque.

Par cette diviſion, & tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il eſt aiſé de concevoir que les ſymptômes doivent être différens ſuivant les divers degrés de la maladie; cependant on ne peut douter, qu'il n'y ait des ſymptômes généraux qui conviennent également à toutes les malades & aux différens degrés de la maladie. C'eſt pourquoi je les diviſe en communs & en propres. Les communs ſont une démangeaiſon & une eſpece de tiraillement qu'on éprouve dans la partie du vagin & de la matrice, qui ſont continuellement irrités par l'âcreté de la ſemence, qui les met dans l'éréthiſme, d'où vient cette contraction violente qui deſſeche tous les vaſes deſtinés à arroſer les Parties: de là vient auſſi la lenteur dans le retour du ſang qui donne lieu à la phlogoſe qu'on a pluſieurs

fois observé dans les cadavres des métromaniaques. Cette phlogose n'est pas toujours un simple symptôme de cette maladie, elle peut aussi très-souvent en être la cause.

2.° Une grande ardeur & une sécheresse dans les parties; d'où vient que les parois ou tuniques de la matrice étant desséchés, les organes sont sans cesse ouverts pour recevoir les impressions de l'air. C'est encore ce que l'on a fréquemment observé dans l'ouverture des cadavres.

3.° Le clitoris est ordinairement enflé & plus grand que dans une femme sage.

4.° L'un des ovaires, ou même tous les deux sont gonflés par une humeur épaisse, visqueuse & purulente, & sont remplis de petits œufs dont la forme excede la naturelle. Les trompes sont quelquefois infectées de cette matiere ainsi qu'on l'a remarqué dans les malades qui ont été ouvertes.

5.° Enfin un flux virulent accompagne ordinairement ces autres symptômes, soit que l'intérieur du vagin ayant été fréquemment irrité par la Masturbation, distile une sanie épaisse & visqueuse, soit que cette sanie vienne de quelqu'ulcere fistuleux du vagin ou de la matrice.

Outre ces symptômes communs il y en a de propres dans les différens périodes du mal.

Ainsi

Ainſi dans le premier, les malades ſentent des feux qui les dévorent malgré elles. Ces flammes, dont elles ſentent la turpitude, les ſuivent par tout; elles ſont inquietes, ſolitaires, triſtes, penſives, taciturnes, & fuient avec ſoin la ſociété de leurs compagnes. Rien ne les affecte auſſi fort que les penſées obſcenes dont elles ſont préoccupées; elles en perdent la faim, la ſoif & le ſommeil, & ne donnent preſque rien à ces beſoins naturels pour ne point ſe diſtraire des objets qui les inquiétent. Elles tombent dans des méditations ſi vives & ſi profondes, que les idées ſales & laſcives, dont les fibres du cerveau ſont ſans ceſſe fatiguées, leur donnent des oſcillations & une tenſion qui leur font abſolument perdre l'uſage du ſommeil.

Elles ont des intervalles heureux où la turpitude de leurs deſirs leur fait horreur. Elles eſſaient quelquefois de rentrer dans le ſentier de la ſageſſe; mais plus ſouvent elles ne s'occupent que des moyens qui pourront dérober à tout le monde la connoiſſance de leur état. Elles eſperent même le cacher aux perſonnes qui en ſont la cauſe. Mais vaine réſolution, efforts impuiſſans! quand ils prennent leur ſource dans le propre ſein de la foibleſſe.

La lecture d'un roman, un tableau voluptueux, une chanſon luxurieuſe, les propos & les careſſes d'un homme ſéduiſant, font bientôt manifeſter des mouvemens dont on auroit juré un inſtant auparavant être éternellement maîtreſſe.

Il faut néanmoins convenir que ce premier période admet des intervalles aſſez longs, pour donner le temps de guérir les malades. Mais ne vous fiez jamais à la tranquillité, même réelle, dont elles paroiſſent jouir. C'eſt un feu mal éteint qui ſe rallumera au premier jour avec une fureur dont on ne ſera plus maître. Profitez au contraire de ces momens précieux dont on eſt quelquefois redevable à une évacuation critique & abondante ; tantôt à quelques ſaignées & autres remédes de précautions qu'il aura plu à un Médecin d'ordonner ; tantôt à un régime de vivre que le hazard de la ſaiſon, ou de la ſituation des lieux aura procuré ; quelquefois enfin, à une chûte qui oblige à des remedes, à un repos, & à un régime auſſi exacts, que ſi l'on avoit à guérir la maladie intérieure la plus maligne. Profitez de ces momens pour remettre le calme dans ce petit monde, où les tempêtes & les orages ont déjà occaſioné de ſi fâcheux déſordres. Tenez la

malade dans l'éloignement des objets qui pourroient encore rallumer ſes feux. Tenez-là long-temps à un régime humectant, ſobre & rafraîchiſſant. Procurez lui des récréations ſuivant ſon goût, & variez ſes occupations de maniere à ne point l'ennuyer. Faites enſorte que ſes petits travaux exigent autant d'invention de la part de l'eſprit, que d'adreſſe du côté des doigts. Car, combien d'ouvrages une femme par habitude peut-elle faire, qui laiſſent l'eſprit & le cœur dans une oiſiveté des plus pernicieuſes?

Dans le ſecond période, les fibres du cerveau ſont ſi fatiguées des combats que l'imagination leur a fait eſſuyer, qu'elles commencent à changer de ton. Alors les images, qui ne pouvoient paroître qu'avec une turpitude révoltante, trouvent un accès plus facile & moins inquiétant. Le délire & la triſteſſe s'emparent de la malade, on trouve qu'il eſt bien dur d'être toujours armé contre les plaiſirs des ſens; on commence à douter de la vérité de la maxime dont nous avons parlé; on cherche dans ſon eſprit & dans ſon cœur des raiſons pour en blâmer la ſévérité, & pour juſtifier la propoſition contradictoire de ce qu'elle préſente de malhonnête. Tantôt

on ſe condamne, & l'on frémit de ſon état ; tantôt on balance les avantages d'une vie toute voluptueuſe, avec ceux d'une conduite ſage & honnête. La malade tombe dans une mélancolie profonde, ſes forces ſe perdent, ſa vertu s'anéantit, la molleſſe & toutes les images laſcives qui l'accompagnent étouffent les remords & s'emparent de ſon ame toute entiere. Pour le coup l'effronterie prend la place de la pudeur.

Au lieu de combattre les deſirs, on ne cherche plus qu'à les multiplier & à les aſſouvir. On ne ſe trouve plus aſſez de ſens pour ſatisfaire ſon affreuſe cupidité. Tous les objets qui peuvent favoriſer cette ardente paſſion, deviennent des Dieux tutélaires auxquels on ne rougit plus de prodiguer ſon encens.

Dans ce déplorable état, l'homme le plus ignoble devient un perſonnage intéreſſant. La malade l'attire à elle par mille moyens qu'il ſeroit trop long de décrire ; elle le careſſe, elle le prie, elle le ſollicite, & quand ſes flatteries n'ont pu réuſſir, elle ne craint point d'employer les menaces pour qu'on ſatisfaſſe ſa brutalité. C'eſt pour lors que les fibres du cerveau ſont tellement renverſées, que leur diſſonnance

ſe convertit en parfaits accords, & que la malade ne trouve plus en elle-même, d'oppoſitions à ſe perſuader qu'il lui eſt enfin permis d'obéir à ſes paſſions, & qu'elle peut dire & faire toutes les folies qu'une erreur auſſi honteuſe doit lui inſpirer.

Dans le troiſieme période, cette mélancolie ſe tourne en manie, c'eſt-à-dire, en fureur. Alors, les malades ont l'eſprit abſolument aliéné, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion des choſes vénériennes; elles proferent continuellement des obſcénités révoltantes; toutes les perſonnes connues ou inconnues ſont ſollicitées, preſſées & pourſuivies par elles, dans l'eſpoir d'en jouir. Si on leur réſiſte, elles ſe jettent ſur vous avec fureur, vous frappent & vous déchirent. Elles ont auſſi les autres ſymptômes qui ont accoutumé de ſuivre toute manie vénérienne, c'eſt-à-dire, l'inſomnie; le défaut d'appétit & de la ſoif, malgré le grand beſoin de manger & de boire; une chaleur brûlante par tout le corps, ſans fievre; l'inſenſibilité aux froids les plus piquans; un ventre pareſſeux; des urines épaiſſes, pourprées & peu abondantes.

Alors ſe manifeſtent infailliblement les terribles accidens qu'on a quelquefois pu

éviter dans le premier & le ſecond période du mal; tels que ſont les tumeurs, les ſtéatomes, les hydatides & les abcès, un flux d'une purulence fœtide, la phlogoſe de la matrice & de toutes les parties qui l'avoiſinent, & quantité d'autres, dont l'énumération ne ſeroit d'aucun ſecours pour connoître cette ſituation déſeſpérante, qui malheureuſement pour ces infortunées, ne s'annonce qu'avec trop d'évidence.

# CHAPITRE V.

## *Des ſignes diagnoſtiques de la Fureur Utérine, & du pronoſtic qu'on en doit faire.*

IL n'eſt pas auſſi facile que l'on ſe l'imagine de connoître à la premiere inſpection l'état de cette maladie, ni même de prononcer ſur ſon exiſtence. Si tous les ſymptômes que nous avons détaillés ſe trouvoient toujours réunis dans le même ſujet, il ſeroit poſſible au Médecin de décider à la premiere vue, non ſeulement que la maladie eſt exiſtante, mais encore, qu'elle eſt à tel ou tel période ; & pour lors, on ne ſeroit plus dans le cas de balancer ſur le choix des moyens de guérir. Mais une malheureuſe expérience nous a appris qu'il n'y a point d'état où une malade puiſſe diſſimuler avec autant d'art, & qu'il n'eſt point de maladie qui préſente d'elle-même autant d'équivoques à l'examen du Médecin. C'eſt pourquoi je n'ai pu blâmer la conduite de quelques-uns, auxquels j'ai ſuccédé dans le traitement de

ces ſortes de malades, qu'ils avoient eu long-temps entre leurs mains ſans ſe douter de la nature de leur mal. Comme elles avoient réuſſi à les tromper, elles ſe flattoient du même ſuccès à mon égard, & m'annonçoient par avance, que je ne réuſſirois pas mieux qu'eux à leur procurer du ſoulagement.

Voici donc le premier, & en même temps le plus grand obſtacle que je trouve à la connoiſſance de la Fureur Utérine; c'eſt la turpitude des cauſes qui l'ont produite, ſur leſquelles la malade gardera le ſilence le plus opiniâtre, juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée dans les accidens maniaques qui la décelent, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée à cet état facheux dans lequel elle n'eſt plus ſuſceptible de guériſon. Le ſecond obſtacle que j'ai remarqué n'eſt pas moins conſidérable. Il vient de l'équivoque des ſymptômes les plus évidens. En effet, je ſuppoſe que les parties organiques ſoient dans ce terrible état où la malade, preſſée par les douleurs aigues & lancinantes, ſera forcée, malgré toutes ſes feintes, de découvrir le ſiege du mal; le Médecin, après l'examen le plus judicieux des accidens qui exiſtent, ne pourra encore former un pronoſtic certain; car, ces ac-

cidens étant communs à la vérole, pourra-t-on plutôt les attribuer à la Métromanie, qu'à un commerce impur & paſſager qui a pu les produire, & que la négligence a fait parvenir à cette extrêmité fâcheuſe? Certainement la malade qui aura pris une fois le parti de la diſſimulation, aimera beaucoup mieux faire l'aveu d'une faute paſſagere, que de convenir d'un état habituel d'infamie; & elle aura d'autant plus l'art de tromper, que ſa foibleſſe, occaſionée par les douleurs & les remedes, aura émouſſé la vivacité de ſes paſſions, ou au moins, en aura rallenti les démonſtrations extérieures. Pour prouver la vérité de ce que j'avance, il n'y a qu'à examiner la nature de ces accidens dans les parties organiques. Tel eſt l'écoulement fœtide & purulent.

De quelque façon que nous enviſagions cet écoulement, nous ne pourrons jamais le regarder comme une preuve de l'exiſtence de la Métromanie; car, ou il vient de la veſſie par le canal de l'urêtre, ou de la matrice par le vagin, ou enfin, des proſtates & de toutes les autres eſpeces de glandes. Dans le premier cas, on pourra attribuer cet écoulement aux ulceres des reins ou de la veſſie; dans le ſecond, on

décidera que la matrice eſt enflammée & ulcérée ; dans le troiſieme enfin, on ne doutera point qu'un virus très-mordicant n'ait rongé les orifices des glandes. Alors ces vices des reins & de la veſſie, de la matrice & des glandes, n'étant point abſolument propres à la Métromanie, la choſe reſtera encore en queſtion. Mais ſi la malade n'eſt pas maîtreſſe de ſes démonſtrations extérieures qui, en manifeſtant les vices de l'ame, annoncent la cauſe du dérangement du corps, alors il ne ſera pas difficile de porter ſon jugement.

Ainſi, dans le premier période, il faut examiner pluſieurs choſes.

1.° Si la malade n'a point d'inclination ſur laquelle on la contraigne.

2.° Si cette inclination eſt la ſeule cauſe de ſa langueur.

3.° Si au contraire, par vice de tempérament, elle eſt ſuſceptible de tendreſſe pour le premier qui ſe préſente.

4.° Si elle ne ſe ſatisfait pas elle-même, en ſe polluant habituellement.

5.° Si ſes regles ſont peu ou trop abondantes.

6.° Enfin, ſi elle eſt brûlante, pareſſeuſe, taciturne, ennemie des parties auxquelles une jeuneſſe bien réglée prend

ordinairement beaucoup de plaiſir.

Il n'eſt pas néceſſaire que tous ces ſignes ſe trouvent réunis, pour faire ſoupçonner que la maladie eſt commençante. Le Médecin alors ne négligera rien pour gagner la confiance de ſa malade.

Il ne lui fera pas voir combien il la pénétre, parce qu'elle pourroit ſe rebuter, & tomber dans une méfiance inſurmontable. Il la ſondera avec autant de douceur que d'adreſſe; il fera en un mot ſon poſſible pour gagner ſon cœur & ſe rendre maître de tous ſes ſecrets.

Il flattera ſa foibleſſe dans les commencemens; peu à peu il lui fera voir le danger; inſenſiblement il lui inſpirera de l'horreur. Ses remedes ſoutenus de ſes conſeils, quelques précautions priſes par les parens qu'on avertira, s'ils ſont aſſez prudens pour que cela ſe puiſſe faire ſans danger, tant pour le Médecin que pour la malade, formeront un concert capable de guérir la malade, avec autant de ſûreté que de promptitude.

Le ſecond période eſt plus facile à connoître. Car, malgré toute la diſſimulation, il eſt des momens où la malade ſe montre telle qu'elle eſt. D'ailleurs, on remarque dans ſes propos & ſes geſtes un caractere,

ſinon de laſciveté, au moins de liberté, qui n'eſt pas ordinaire. Sa mélancolie eſt plus noire, ſes démarches pour les objets qui la flattent, ſont plus imprudentes; s'il ſubſiſte quelques accidens dans les parties organiques, ils ſont plus malins & plus violens; la chaleur brûlante qui la dévore, ſon averſion pour le boire & le manger, ſon inſenſibilité au froid, ſon éloignement pour les compagnies raiſonnables, la violence, & l'indécence avec leſquelles elle ſe livre à celles qui lui plaiſent, tout cela marque aſſez que la maladie a déjà fait des progrès, & qu'on ne doit plus négliger un inſtant les moyens de les arrêter.

Le troiſieme période eſt accompagné de ſignes trop évidens, pour que le moins expérimenté puiſſe s'y méprendre. Il n'y a qu'à ſe rappeller ce qu'on a dit des ſymptômes dans le Chapitre précédent.

Pronoſtic. La Métromanie ou Fureur Utérine, eſt une maladie honteuſe & horrible, qui couvre d'opprobre & d'infamie non ſeulement la perſonne qui en eſt attaquée, mais auſſi les parens qui ont eu le malheur de lui donner le jour.

On peut aſſurer en général qu'elle eſt toujours difficile à guérir, & plus ſouvent ſujette à des rechûtes au moment

qu'on s'y attend le moins, & plus elle eſt invétérée, plus auſſi la cure en devient difficile.

C'eſt pourquoi, pour en former un pronoſtic, il faut avoir égard à ſes différens périodes, & aux différens degrés de chaque période.

Dans le premier, j'en diſtingue trois.

1.° Quand la maladie ne fait abſolument que commencer; alors avec peu de précautions, & une petite quantité de remedes, mais long-temps continués, on aſſurera la guériſon.

2.° Quand la maladie a déjà pris quelque racine, que l'imagination a été fatiguée par des repréſentations laſcives, que les fibres des organes ont eſſuyé des tenſions réitérées; mais que la malade peut encore ſans preſqu'aucun combat, ſe faire horreur à elle-même de ſon état; on pourra avec plus de précautions, & des remedes plus multipliés & plus longs, aſſurer la guériſon.

3.° Enfin, quand par la ſecouſſe réitérée des fibres, les repréſentations laſcives font une impreſſion ſi grande ſur la malade, qu'elle commence à craindre le retour des ſentimens honnêtes, qui condamnent le déréglement qui regne déjà dans ſon cœur;

quand elle détourne les yeux de l'abyme dont elle connoît encore la profondeur ; c'eſt alors que ſon état peut déjà être regardé comme très-dangereux, quoique dans le premier période.

C'eſt pourquoi on ne ſauroit faire trop d'attention à la conduite des jeunes perſonnes, & lorſqu'on s'apperçoit du moindre ſigne qui a rapport à cette maladie, il faut avoir ſur le champ recours à la méthode & aux remedes que j'indiquerai dans le Chapitre ſuivant. Car il n'eſt point de mal qui exige plus promptement l'application des remedes, & auquel on puiſſe avec plus de juſtice appliquer l'ancien proverbe :

*Principiis obſta ſerò medicina paratur,*
*Cum mala per longas invaluêre moras.*

Dans le ſecond période, je diſtingue deux degrés. 1.° Dans le commencement le délire n'eſt point encore dans toute ſa force, & a des intervalles quelquefois aſſez longs pour qu'on en puiſſe profiter avec avantage. Lorſque les choſes ſont encore dans cet état, on peut eſpérer que le mal ne ſera point incurable. 2.° Quand le délire mélancolique eſt preſque continuel, ou qu'il n'a que des intervalles très-courts, alors on n'a qu'un pronoſtic très-fâcheux à faire.

Cependant il ſeroit très-imprudent de perdre tout eſpoir ; car, quoiqu'on doive juger le mal preſque ſans remede, cependant j'ai vu des exemples de guériſons dans ces états horribles, qui ont été procurées à la vérité par des événemens extraordinaires ſur leſquels on ne doit jamais compter ; mais dont la poſſibilité eſt ſuffiſante pour ſoutenir l'eſpérance des perſonnes qui s'y intéreſſent.

Le troiſiéme période n'offre qu'un pronoſtic déſeſpérant. Il n'y a plus d'eſpérance de rappeller la malade à aucun principe d'honnêteté, puiſqu'elle n'eſt plus ſuſceptible de raiſonnement. D'ailleurs, toutes les parties organiques ſont dévorées d'abcès & d'ulceres incurables. La matrice & même les ovaires ſont ſouvent cancerés à la ſuite des ſquirrhes, il ne reſte plus d'autre reſſource que la mort, trop heureuſes quand au lieu de la fureur, elles tombent dans une démence & une imbécillité inſenſible, qui les ſauvent des horribles maux auxquels les frénétiques ſont expoſées.

Quoique je diſe que cet état eſt ſans remede, il ne faut pas néanmoins abandonner ces malheureuſes à leur déplorable ſort. Il faut, juſqu'à la fin, alléger leurs tourmens par tous les moyens que l'huma-

nité & la connoiſſance de la nature peuvent inſpirer.

Il faut auſſi remarquer que lorſque la Fureur Utérine eſt encore ſuſceptible de guériſon, elle peut très-bien ſe terminer ſans le ſecours des remedes : c'eſt ce que l'on a vu arriver par les événemens dont je vais donner le détail.

Une demoiſelle de Lion, que je nommerai **Lucille**, avoit reçu l'éducation la plus vertueuſe & la plus honnête : à l'âge de ſeize ans, ſa mere étant morte, une vieille tante la fit ſortir du couvent, où elle étoit depuis l'âge de neuf ans. A peine eut-elle gagné quelque confiance dans la maiſon de ſa tante, qu'elle lui propoſa de lui donner un domeſtique. Elle lui avoit ſouvent parlé d'un laquais de Madame l'Abbeſſe qui avoit mille bonnes qualités ; effectivement, quand la vieille tante avoit été voir ſa niéce, elle avoit remarqué dans ce garçon une agilité, & une honnêteté qui ſont aſſez rares dans les domeſtiques de nonnes & de moines.

La tante repréſentoit ſouvent à ſa niéce combien la choſe étoit peu praticable; premiérement que ce ſeroit une choſe bien malhonnête d'aller retirer le domeſtique de chez Madame l'Abbeſſe, & que ce ſeroit une ingratitude

gratitude insoutenable à l'égard d'une Dame qui lui avoit donné ses soins depuis son enfance. Ces raisons flatterent peu Lucille, loin de s'en contenter, elle fit de nouvelles tentatives pour déterminer sa tante à ce qu'elle vouloit. La tante néanmoins tenoit toujours ferme, lui ajoutant qu'outre le mauvais procédé, il y avoit encore une raison qui lui paroissoit insurmontable. Je suis persuadée, ma niéce, lui dit-elle, que vous prenez trop d'intérêt à ce qui me regarde pour exiger de moi une chose qui me mettroit vraisemblablement dans le cas de perdre le meilleur domestique qu'on puisse avoir. Depuis dix ans Germain est à mon service, c'est un garçon fidele, intelligent & plein de bonnes qualités ; mais il a la manie de ne pouvoir souffrir dans la maison d'autres domestiques que lui ; il ne peut s'accorder avec aucun, mais il me dédommage bien de ce caprice ; car il fait lui seul plus que dix autres. Je suis sûre d'avance que, si je consentois à ce que vous voulez, je me verrois forcée de congédier Germain.

Lucille rendoit bien à ce Germain toute la justice qu'il méritoit : mais dès-qu'elle dut le regarder comme un obstacle à la jouissance de son cher Janot, (c'étoit le

nom du domeſtique du Couvent) elle n'eut plus d'égard aux grandes qualités qui devoient lui rendre ce vieux domeſtique recommandable. Le chocolat ou le café préparé par lui étoient déteſtables, ſes commiſſions mal faites, ſes entrées dans la chambre trop libres, ſes réponſes impertinentes, ſes queſtions trop familieres, ſon maintien peu décent, ſa façon de marcher dans l'appartement très-peu ménagée. Que de défauts ſuccéderent en peu de temps à ſes bonnes qualités!

Lucille tombe tout à coup dans une triſteſſe qu'elle attribue long-temps à un dérangement de ſanté; elle ne fait plus les parties de ſa tante, elle fuit les ſociétés, ne ſort de ſa chambre qu'à l'heure du dîné, & ne dîne pas; elle paſſe l'après-dîné dans ſa chambre, & ne voit perſonne parce qu'elle a la migraine: les livres pieux & inſtructifs lui cauſent des vapeurs; elle ne lit plus que le *Payſan parvenu*, ou d'autres ouvrages de ce genre qui nourriſſent dans ſes veines le poiſon & le triſte feu qui la conſument, & dans ſon eſprit les dangereuſes & folles eſpérances qui le fixent.

L'heure du ſouper arrive, c'eſt un ennui nouveau qui l'empêche de paroître; la com-

pagnie inquiete la preſſe de deſcendre. Mais la migraine a redoublé. Tous les jours ſemblables prétextes pour ſe ſouſtraire aux ſujets de diſſipation. L'été arrive, le Médecin conſeille de changer d'air, on va à la maiſon de campagne de la tante qui eſt voiſine du couvent. On s'empreſſe de rendre une viſite à l'Abbeſſe : le malheureux Germain, tout à la fois intendant, maître d'hôtel, valet de chambre, laquais & poſtillon, verſe la voiture ; quelle heureuſe chûte ! On ne s'entretient pendant toute la viſite que de la mal-adreſſe de Germain. Madame l'Abbeſſe, que Janot a conduit plus d'une fois dans les viſites des biens dépendans de ſon Abbaye, donne une deſcription très-étendue des monts & traververſes par leſquels il l'a fait voyager très-heureuſement. Ah ! Madame, dit Lucille à l'Abbeſſe, donnez abſolument Janot à ma tante pour ſon poſtillon ; autrement je n'aurai plus l'honneur de vous voir : je renoncerai à ſortir du château plutôt que de me riſquer une ſeule fois à la conduite de ce mal-adroit Germain. Mais la choſe devient plus impoſſible que jamais ; Janot tombe malade, il ſe met au lit, une fievre & un point de côté le mettent en deux jours au tombeau. Lucille en eſt inconſo-

lable ; ſa mélancolie, qu'on avoit eſpéré de diſſiper par les amuſemens de la campagne, redouble, Janot eſt ſans ceſſe préſent à ſon imagination troublée ; tous les héros de roman ne lui paroiſſent rien en comparaiſon de ce qu'auroit pu devenir Janot, s'il n'eût été moiſſonné dans ſes plus beaux jours. Lucille dans le plus épais d'un boſquet, étendue ſur un gazon qui bordoit un ruiſſeau, dont le triſte murmure entretenoit ſa mélancolie, & lui tenoit lieu des amuſemens les plus bruyans, ne voyoit plus & n'entendoit plus que ſon cher Janot. Elle lui parloit quelquefois en ces termes :

„ tu ne vis donc plus, ô mon cher Janot ?
„ hélas ! peut-être eſt-ce cette malheureu-
„ ſe Liſette qui eſt cauſe de ta mort & de
„ toutes mes diſgraces ? C'eſt cette barba-
„ re, ce ſont ſes jeux ſouvent répétés,
„ qui m'ont appris par l'image des plaiſirs,
„ ceux qu'on pouvoit eſpérer avec toi. Cu-
„ rioſité fatale, qui trouble aujourd'hui
„ tout le repos de ma vie ! Aventure
„ cruelle, qui m'a conduit au ſeul endroit
„ du couvent d'où je pouvois, ſans être
„ vue ni ſoupçonnée de perſonne, être
„ témoin de vos expreſſions naïves & ten-
„ dres, de vos embraſſemens vifs & répé-
„ tés, de vos délicieuſes careſſes ! Ah !

„ que j'en voulois à Liſette d'être moins
„ voluptueuſe que toi ! Fatale conſtance
„ de ma part, de m'être obſtinée, malgré
„ toute ma jalouſie & ma rage contre
„ cette trop heureuſe & imbécille Liſet-
„ te, à être témoin d'une ſi ſenſible vo-
„ lupté !

„ Que me reſte-t-il aujourd'hui de ce
„ ſouvenir, & de l'eſpoir que j'avois
„ conçu, d'être un jour l'unique objet des
„ ſoins & de la tendreſſe de l'infortuné
„ Janot ! Mon ame eſt dévorée de mille
„ deſirs que rien n'eſt capable de modérer !
„ je brûle d'un feu plus violent mille fois
„ que celui de la fievre la plus terrible !
„ Tout me déplaît, tout m'attriſte.

„ Quand, par l'illuſion de mon imagi-
„ nation, je me ſuis livrée un moment à
„ la ſéduiſante image de Janot vivant,
„ bientôt l'image de ſa mort me replon-
„ ge dans les horreurs du déſeſpoir. Ah !
„ malheureuſe que je ſuis..... Pourquoi
„ donc m'occuper encore d'une ombre ?...
„ Etoit-il le ſeul qui pût faire goûter à une
„ fille des plaiſirs dont l'imagination me fait
„ un ſi ſéduiſant tableau ? Pourquoi donc
„ éviter la compagnie du Chevalier du
„ Lys ? Il n'eſt ni auſſi beau, ni auſſi
„ bien fait que Janot ; mais ſon éduca-

„ tion lui donne des graces que Janot n'a-
„ voit pas & qu'il n'auroit jamais eues. „
Le Chevalier du Lys devient donc l'objet des desirs de Lucille ; il reçoit ses politesses affectées avec cette froide honnêteté & ce respect peu intéressant qui annoncent un homme aimable, mais sans prétention ; ou du moins qui est pris d'ailleurs. N'importe, la grande proximité du château du Chevalier lui donne souvent occasion de la voir. Mais l'ardente Lucille s'apperçoit qu'elle ne fait pas un grand progrès sur son cœur. Quelle est la surprise du Chevalier! Il la voit un jour entrer dans sa chambre étant encore au lit. Il veut se lever, on l'en empêche ; il témoigne sa confusion de l'indécence ; un seul drap sur le corps ; car la chaleur étoit insupportable, on le trouve très-bien & très-décemment. Des yeux pleins de feu le mesurent dans cette situation ; on lui témoigne qu'il doit savoir bon gré de la démarche qu'on fait pour le surprendre ; que ce ne sera pas la derniere fois, qu'on veut essayer à le rendre plus matinal..... Le Chevalier reçoit tout cela avec une politesse glacée & embarrassée ; on espere l'émouvoir par des agaceries ; on lui fait des niches ; les mouvemens font voir ce qu'on cherche ; on

en fait de parlants, de voluptueux, & l'on en entreprend qui font voir tout ce qu'on croit capable de rendre un homme téméraire. Enfin, il s'échappe, attrape ſa robe de chambre, ſonne, & avec le ton le plus décent, remercie Lucille de l'agréable ſurpriſe qu'elle lui a procurée. Il finit par lui offrir à déjeûner. Mais elle le refuſe, & s'en retourne déconcertée & outrée des avances vaines qu'elle a faites. Cependant elle ſe flatte encore en elle-même que le Chevalier ſera moins timide une autre fois ; elle parcourt ſa conduite ; tantôt elle en rougit, un moment après elle s'applaudit ; cette premiere démarche lui donne la hardieſſe d'en faire bientôt une autre ; elle eſpere qu'elle ſera plus heureuſe. Elle rentre chez elle ; perſonne ne s'eſt apperçu de ſa promenade ; elle eſt enchantée de pouvoir la répéter encore, & toujours avec le même myſtere. Sa mélancolie devient moins ſenſible, ſa tante s'apperçoit du changement, & n'en ſoupçonne point la cauſe : le ſoir Lucille la prévient qu'elle ſera bien-aiſe d'aller le lendemain dîner chez le Chevalier : cela paroît nouveau, & annonce qu'enfin elle veut ſe prêter à la diſſipation. La partie ſe lie ; mais Lu-

cille eſt faite pour les contretemps : le Chevalier a reçu des ordres pour rejoindre ſon régiment. Il eſt allé à Lion mettre ſes affaires en ordre pour ſon départ ; il ne reviendra même plus à ſa campagne, car il a diſpoſé avec promptitude toutes les choſes qu'il ſera néceſſaire de lui envoyer. Le Chevalier auroit pu tout auſſi bien faire les préparatifs de ſon départ à ſa terre comme à Lion, ſi ſon cœur y eût été intéreſſé ; mais il lui étoit arrivé plus d'une fois de porter ſes pas ſans deſſein vers l'endroit du boſquet que la mélancolie de Lucille avoit adopté. Il avoit été témoin de ſes ſoupirs, & avoit très-bien entendu ſes complaintes. Il ignoroit pourtant celle dont le réſultat avoit été de ſe tourner vers lui ; mais cette démarche l'avoit tellement convaincu de l'état de Lucille, que dans la crainte de jouer avec elle un perſonnage ridicule, il avoit été fort aiſe de ſaiſir cette occaſion pour éviter des entrevues embarraſſantes avec elle, & lui ôter les moyens de réitérer de pareilles étourderies ; mais le remede étoit plus violent qu'il ne penſoit.

Lucille n'eut garde d'attribuer la conduite du Chevalier à un fait-exprès ; elle

crut ſimplement que c'étoit un effet du hazard ; elle maudit mille fois ſa deſtinée, & retomba bientôt dans la triſteſſe la plus noire. Si elle ouvroit la bouche c'étoit pour demander des nouvelles du Chevalier ; elle en faiſoit hardiment les éloges les plus outrés, & ſouvent indécens. Puis tout à coup elle gardoit un ſilence que rien n'étoit capable d'interrompre. Bientôt ſes levres devinrent livides, ſes yeux enfoncés & hagards, ſon teint pâle & défiguré, joint à cela une maigreur affreuſe, qui faiſoit des progrès ſenſibles, fit craindre pour ſa vie. La crainte de ne pouvoir lui procurer à la campagne, tous les ſecours dus à un état auſſi périlleux, fait prendre le parti de la ramener à Lion.

Les Médecins ſont appellés ; on trouve un corps brûlant ; cependant il n'y a point de fiévre ; l'extrême pâleur du viſage annonce un déréglement dans la nature ; la malade déclare que ce n'eſt point la cauſe de ſon mal. Un dégoût général pour toutes les viandes fait croire que c'eſt un vice d'eſtomac.

Eſt-ce débilité, chaleur ou roideur ? C'eſt là où la médecine s'embarraſſe. On lui ordonne de ne point veiller ; mais elle

paſſe une partie de la nuit à lire, & l'autre à repaſſer dans ſon imagination tout ce qu'elle a lu. On lui compoſe des conſommés, ou plutôt des quinteſſences de jus ; le corps s'échauffe de plus en plus, l'eſtomac n'annonce cependant pas une meilleure diſpoſition. Le reſte de l'été ſe paſſe en ordonnances inutiles de la part des Médecins, & en accidens multipliés du côté de la malade. Tout d'un coup elle eſt attaquée d'un flux de ſang ſi extraordinaire, qu'on eſt perſuadé qu'enfin elle eſt au dernier période du mal. La tante déſolée, ne voulant pas s'en rapporter ſeulement aux Médecins qui la traitoient, & ne voulant rien avoir à ſe reprocher, veut qu'on appelle tous les Médecins célebres de la ville, & ſur-tout un jeune homme qui faiſoit du bruit depuis quelques mois. Ce jeune homme, heureuſement pour Lucille, avoit appris par hazard du Chevalier les circonſtances qui l'intéreſſoient ; il avoit eu le temps de faire les réflexions les plus combinées ſur ſon état ; auſſi s'oppoſa-t-il contre toutes les apparences aux avis de ſes confreres, & ſur l'aſſurance qu'il donna de la tirer d'affaire malgré le danger évident qu'annonçoit l'hémorrhagie, il fut décidé

qu'on le laiſſeroit opérer, & en effet il réuſſit. Je tiens de lui-même l'hiſtoire du commencement & des progrès de la maladie de Lucille. Comme le plus grand mal conſiſtoit dans un deſſéchement, & une inflammation des plus violentes dans les parties de la matrice & du vagin, il regarda cet écoulement même comme un remede accordé par la nature pour amollir & humecter ces parties, & conſéquemment capable d'en tempérer la chaleur. Il n'eut donc garde d'oppoſer les ſpécifiques; mais au contraire par des palliatifs, il vint à bout de calmer ſimplement la fougue du ſang. Enſuite par les délayans & les anodins long-temps continués, par des précautions tant de la part de la tante que de la ſienne, & enfin par un mariage du goût de la malade, elle fut très-bien rétablie d'une maladie qui annonçoit les progrès les plus rapides & les plus fâcheux. D'où nous devons conclure que la Fureur Utérine peut très-bien ſe guérir d'elle-même par un flux immodéré des menſtrues, ce qui eſt confirmé par le rapport de ce Médecin, & par celui de pluſieurs autres qui ont obſervé la même choſe dans d'autres ſujets.

L'expérience nous a auſſi appris qu'un flux d'hémorrhoïdes produit le même effet. La raiſon en eſt ſenſible. Car la phlogoſe des parties pouvant être auſſi-bien la cauſe qu'un des ſymptômes de la Fureur Utérine, il eſt certain que le principe étant anéanti, les effets doivent diſparoître néceſſairement. Or, rien n'eſt plus capable de diminuer, & même de détruire la phlogoſe des parties, que le flux hémorrhoïdal. Car, ce qui occaſione le gonflement & la phlogoſe de la matrice, c'eſt le ſang qui s'épaiſſit & s'obſtrue dans les petites veines qui couvrent ſa cavité & ſa ſurface. Ce ſang venant donc à ſe vuider à travers les interſtices par leſquels les vaſes ſe communiquent, non-ſeulement ſe déſobſtrue dans ces petites veines, mais encore les vuide abſolument pour ſuivre ſon cours par les vaiſſeaux hémorrhoïdaux; par conſéquent la phlogoſe & l'inflammation doivent ceſſer, & ſi elles ſont la cauſe principale de la Fureur Utérine, comme cela peut arriver, alors le flux hémorrhoïdal deviendra ſon tombeau.

J'en ai vu un exemple dans une des communautés de filles qui tiennent les écoles publiques dans nos petites villes de France.

Une de ces filles, âgée de vingt-ſix ans, étoit ſujette depuis ſix ans à des accès de Fureur Utérine, qui n'étoient pas continuels, mais qui revenoient aſſez fréquemment pour obliger à des précautions. Depuis quelque temps même ils devenoient plus conſidérables. Ses régles ſupprimées en étoient la cauſe. Une année après l'avoir vue, j'en demandai des nouvelles à ſon Médecin, qui m'aſſura que depuis ſix mois qu'elle avoit eſſuyé un flux hémorrhoïdal très-ample, tous les accidens métromaniaques étoient entiérement diſparus. Quelquefois les fleurs blanches, quand elles n'ont point acquis de malignité, ſont auſſi un événement très-heureux dans les métromaniaques; parce qu'elles humectent, & temperent la matrice & le vagin, ce qui les rend moins ſenſibles aux éguillons de la volupté.

On a très-ſouvent obſervé que les malades ſe guériſſent par la groſſeſſe. Cela vient de ce que les liqueurs contenues dans le chorion & l'amnios ſe réſolvant en vapeurs à travers les membranes, relâchent & ramolliſſent les tuniques de la matrice. Mais comme la guériſon eſt prompte, la rechute eſt auſſi très-facile;

à moins que la femme ne devienne encore enceinte en peu de temps.

Le mariage ſeul guérit la métromanie, ſur-tout quand elle a pris ſa ſource dans une violente paſſion pour l'objet qu'il eſt enfin permis de poſſéder.

Je pourrois parler de pluſieurs autres événemens juſtifiés par l'expérience, qui mettent fin à la Fureur Utérine ; mais comme ils ſont d'une nature à ne point être expoſés avec décence aux yeux du lecteur, on me permettra de les paſſer ſous ſilence.

# CHAPITRE VI.

## *Des moyens de guérir dans le premier & ſecond période, & des ſoulagemens qu'on peut eſpérer dans le troiſieme période.*

ON doit regarder les différens degrés de la Fureur Utérine, comme autant de maladies particulieres. Quoique leurs rapports ſoient les mêmes quant à leur cauſe, on doit néanmoins obſerver quelques différences dans les remedes qu'on y apporte.

Le premier période préſente trois indications à ſuivre. La premiere, qui eſt de délayer & de calmer le ſang ; par ce moyen la ſemence qui s'en forme en deviendra moins âcre & moins brûlante.

La ſeconde, d'humecter & de relâcher toute la face interne de la matrice & du vagin. La troiſieme enfin, de diſtraire la malade de ſes penſées obſcenes, afin qu'étant rappellée à elle-même, elle puiſſe ſe rapprocher de tous les objets qui peuvent lui faire prendre du goût aux choſes honnêtes.

Pour ſatisfaire à la premiere indication, qui eſt d'adoucir & de délayer le ſang, on doit commencer par une ou deux petites ſaignées du bras, à moins que quelqu'accidens critiques n'en empêchent. Dans ce cas quelques-uns conſeillent la ſaignée de la jugulaire. Pour moi je ſuis d'avis qu'on attende que les ordinaires ſoient paſſées pour faire la ſaignée du bras, & qu'en attendant on emploie les adouciſſans & les délayans pour calmer l'âcreté de cette évacuation.

Mais en ſuppoſant qu'il n'y ait point d'obſtacle à la ſaignée, voici l'ordre qu'on doit ſuivre dans le premier degré du premier période, c'eſt-à-dire, quand la maladie ne fait abſolument que commencer. Une ſeule ſaignée du bras ſuffira : le lendemain, on purgera la malade avec la formule n.° I. Sa boiſſon ordinaire ſera ſuivant la formule n.° II. Tous les matins on lui donnera à jeûn une bouteille, ou au moins une chopine de petit lait clarifié, & l'après-dîné, à trois heures de diſtance de chaque repas, on lui fera prendre la même boiſſon.

On lui permettra tout au plus à dîner de manger un peu de viande, pourvu qu'il n'y ait pas la moindre épice, encore ce ſera de

la viande de lait, comme agneau, poulets, lapins & veau ; mais point de graiſſe. On pourra ſatisfaire ſon appétit qui augmentera de jour en jour, lui préparer des légumes humectans & rafraîchiſſans ; on lui permettra auſſi les fruits, pourvu qu'ils ſoient de la même qualité que les légumes. Cependant on répétera tous les huit jours l'uſage de la Médecine n.° I, & dans l'intervalle on lui fera prendre, ſuivant qu'on le jugera convenable, quelques lavemens compoſés ſelon la formule n.° III.

Si les vapeurs s'étoient déjà miſes de la partie, comme je l'ai vu ſouvent arriver, on lui donnera tous les quatre jours en ſe couchant, un ſpécifique décrit dans la formule n.° IV. Il ne m'a jamais manqué en pareille occaſion, & ſouvent même il a ſuffi d'en prendre une fois.

Par le régime & les boiſſons que je viens d'ordonner, on aura ſuffiſamment répondu à la ſeconde indication.

Pour ce qui eſt de la troiſieme, ce ſera aux parens ou à ceux qui ſeront chargés de ſoigner de la malade, à s'acquitter de tout ce qu'il faut pour la remplir parfaitement. Mais je dois leur en indiquer les moyens, & leur dévoiler ce

qu'une expérience, qui m'a ſouvent ſaiſi d'étonnement & d'horreur ; ne m'a que trop certainement appris. Il faut donc examiner quelles ſont les connoiſſances les plus intimes & les plus cheres à la malade, & ſans chercher à pénétrer dans leurs mœurs, ni à eſpionner ce que pourra produire la continuation de ces intimités, de quelque ſexe que ſoient ces connoiſſances, il faut les éloigner ſous des prétextes qui ne puiſſent pas les offenſer ; ni révolter l'eſprit de la malade, qu'il eſt intéreſſant de ménager, à cauſe de ſa foibleſſe & de celle des organes.

Si cette liaiſon exiſte vis-à-vis d'un domeſtique, de quelque ſageſſe qu'on la ſuppoſe, il faut l'examiner & ſuivre avec la même rigueur qu'on auroit vis-à-vis de la fille du monde qui auroit donné les plus violens ſoupçons ſur ſa conduite. On obſervera avec le plus grand ſcrupule les geſtes & les regards de la malade en recevant les ſervices de ce domeſtique.

La familiarité criminelle de ces malheureuſes avec leurs jeunes Maîtreſſes, ou de jeunes éleves, eſt une contagion plus générale qu'on ne penſe. On y fait d'autant moins de réflexions que le danger eſt moins évident, & le danger n'eſt

grand que parce qu'il eſt moins ſenſible. Si après toutes ces obſervations, il ne paroît aucun attachement ſingulier vis-à-vis de qui que ce ſoit, on pourra ſuppoſer raiſonnablement que l'imagination de la malade eſt la ſource de ſes maux, & qu'un libertinage ſecret les a amenés au point de malignité qui oblige d'y apporter des remedes. Il ſera donc néceſſaire, ſi la malade s'obſtine à la diſſimulation, de ne la pas perdre un inſtant de vue, ni le jour ni la nuit, pendant laquelle on lui donnera pour compagne de ſommeil une fille dont la vertu & la prudence ſeront à toute épreuve.

On ne tardera point à découvrir que la véritable cauſe de la maladie eſt la maſturbation. Ce ſera alors qu'il ne faudra plus épargner ni les reproches, ni les peintures de ce déteſtable crime, dont il faudra lui découvrir, & même outrer les conſéquences fâcheuſes. On ne ſe laſſera point de lui renouveller tous les jours ces peintures, capables de lui inſpirer de l'horreur pour elle-même. On redoublera les ſoins pour l'empêcher de retomber dans un pareil déſordre. On ne lui permettra jamais d'être ſeule ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, même ſous

celui de vaquer aux beſoins naturels; car j'en connois qui m'ont avoué que cette indigne habitude avoit pris ſur elles un tel empire, que ſe voyant obſervées jour & nuit, elles s'étoient enfin décidées à feindre des beſoins ſecrets pour s'abandonner ſans témoins à cette déteſtable manœuvre. Je dois encore ajouter que pour ces ſortes d'aveux, quand une fois la premiere démarche a été faite, j'ai trouvé beaucoup moins de pudeur dans les femmes que dans les hommes.

Dans le ſecond degré du premier période, les ſaignées doivent être plus fréquentes & plus abondantes, en ayant cependant égard aux forces & aux tempéramens. Les délayans doivent être pris en plus grande quantité, & cependant tels que je viens de les indiquer, ainſi que le purgatif qui doit être auſſi le même; mais au lieu d'obſerver huit jours d'intervalle on doit le réitérer tous les quatre jours pendant le premier mois. Du reſte, on gardera le même régime qu'on fera continuer pendant plus de temps, & on prendra les mêmes précautions ſur la conduite perſonnelle de la malade.

Dans le troiſieme degré où les fibres ont déjà éprouvé une tenſion longue, &

par conſéquent ont acquis une grande délicateſſe, la marche doit être un peu différente. Car, alors il ſe préſente deux écueils également à craindre. Le premier, eſt la foibleſſe de la malade qui interdit la ſaignée. Le ſecond, eſt la ſenſibilité & l'irritation des parties que les purgatifs ne peuvent qu'augmenter. Il en eſt un troiſieme, qui n'eſt pas d'une moindre conſidération; c'eſt le relâchement, l'atonie, & le manque d'action dans le genre nerveux, auxquels les rafraîchiſſans & les délayans ſont abſolument contraires. On ne peut raiſonnablement nier la vérité de ces trois réflexions. Cependant plus d'un Auteur fameux, & pluſieurs de nos maîtres, ſur-tout celui que je reſpecte le plus, s'en ſont écartés dans la pratique. Ils ſont preſque tous d'accord pour l'emploi copieux de la ſaignée, des évacuans & des relâchans. Pour moi, à qui l'expérience a fait voir tous les inconvéniens de cette route frayée, on me permettra de ne point la ſuivre aveuglement.

Mais avant de propoſer ma méthode, je vais donner celle des autres, en avertiſſant que la mienne m'a toujours réuſſi, & que celle des autres ne m'a jamais donné la ſatisfaction que je devois en

attendre, vu les grandes autorités ſur leſquelles elle eſt appuyé. Premiérement, ils ordonnent la ſaignée plus ou moins abondante, ſuivant l'âge, le tempérament & la force du malade; & plus les ſymptômes ſont véhémens, plus la ſaignée doit être forte & fréquente. Je ne pourrois ſur ce premier article m'abandonner à la moindre réflexion, parce qu'elle me conduiroit malgré moi à une Diſſertation deux fois plus volumineuſe que cet Ouvrage.

Secondement, ils conſeillent l'uſage des purgatifs, doux à la vérité, & qui ſans irriter les inteſtins, puiſſent vuider les humeurs vicieuſes & indigeſtes des premieres voies; ils ajoutent que ces purgatifs doivent ſouvent être répétés.

L'hypotheſe des purgatifs non irritans étant fauſſe, cette maxime préſente ſur le champ une méthode qui n'eſt point généralement ſure, & qui ſouvent, & ſurtout lorſqu'elle ſera réitérée, offre des accidens aſſez difficiles à guérir, & quelquefois même incurables.

Enfin, ils veulent qu'on donne à grandes doſes & fréquemment les juleps & les apozemes rafraîchiſſans & délayans. Telles ſont les racines, feuilles & fleurs

de nénuphar, les racines de guimauve, celles de chicorée & d'oseille.

Les feuilles de laitue, de saule, de lentille, &c.

Les fleurs de mauve, de pavot & de violettes.

D'autres, après avoir épuisé les malades de force & de sang, les accablent, & les rempliſſent de rafraîchiſſans de la premiere classe, qui effectivement les tirent de l'état où elles étoient; mais pour tomber dans une infinité d'accidens qui ne leur laiſſent plus d'autre perſpective qu'une vie ennuyeuse & languiſſante, qui les rend tout au moins inutiles dans la société, quand elles ne deviennent pas insupportables aux autres & à elles-mêmes. J'ai auſſi vu des Médecins employer pour cette maladie la décoction des feuilles de ciguë à la dose de deux pincées.

De toutes ces choses on en choisit trois ou quatre, suivant le goût & la commodité, & l'on en fait prendre deux fois le jour, matin & soir, à une certaine distance des repas, en ajoutant à chaque potion, une dragme de criſtal minéral, de sel prunelle, ou de sel sédatif d'Homberg.

On ordonne auſſi de prendre quatre

fois par jour, loin des repas, le petit lait clarifié ; de chaque gobelet on a soin de faire une décoction avec une once de racine de nénuphar, ou bien l'on y mêle de son sirop. On conseille même pour toute boisson le petit lait clarifié sans addition, si les malades ne montrent pas trop de répugnance. On verra par la suite ce que je dirai de l'usage de ce petit lait que je ne désapprouve pas entiérement, mais auquel je crois qu'il faut quelques modifications.

On ordonne encore le lait d'ânesse deux fois le jour ; mais je rejette cette pratique comme inutile, si on emploie des remedes plus efficaces ; & comme très-insuffisante, si on s'en tient uniquement à cela. Quant au lait de vache, j'en fais une estime bien différente. On verra les grands effets qu'il peut produire en le donnant avec les précautions requises.

On fait aussi usage matin & soir, des émulsions faites avec les quatre semences froides majeures, ou avec les quatres mineures, dans quelques eaux distillées de nénuphar, de laitue ou d'endive, en ajoutant à chaque émulsion une once de sirop de violette, de nymphæa ou d'althea. On fait boire aussi pendant

un mois de fuite, les eaux minérales acidules & chalibées, à la quantité de deux ou trois livres, en faisant dissoudre dans les premiers verres quelque sel purgatif, comme trois dragmes de sel de duobus, demi-once de sel polychreste ou de sel d'Epsom.

Voilà en général la pratique ordinaire dans le degré de cette maladie.

Ma méthode est un peu différente.

Premiérement, pour répondre à la premiere indication qui paroît exiger la saignée, je dis qu'il est des cas où elle est utile, d'autres où elle est dangereuse; quelques-uns où elle demande à être répétés une fois; aucuns où on doive les faire fréquentes ni abondantes.

Toutes ces particularités pourroient être justifiées par les exemples des malades au secours desquelles j'ai été appellé, & que je me suis vu forcé de laisser périr misérablement, parce qu'on ne m'avoit point laissé assez de sang pour travailler à leur rétablissement. Le sang renferme les matériaux de l'édifice, dont il est lui-même l'architecte.

Comment est-il possible de réparer cet édifice sans matériaux, & sans le principal ouvrier? Il n'est donc point de cas

où l'on doive épuiſer un homme de ſang, à moins de vouloir lui ôter la vie. Quand le Médecin ſe voit arrivé à cette cruelle alternative, ſon devoir eſt de ſe retirer, ſi ſon expérience ne lui donne d'autres moyens pour ſoulager, que d'anéantir les principes de l'exiſtence, ſans pouvoir ſe flatter d'un eſpoir raiſonnable de les réparer.

Pour juger des cas où la ſaignée eſt utile, il ſuffit de ſe rappeller ſes principes ſur l'uſage de ce remede. On ne doit ſaigner que pour l'inflammation ou la plétore des vaiſſeaux. Quand le mal dont nous parlons, ou vient de ces deux cauſes, ou exiſte avec elles, alors la ſaignée deviendra néceſſaire, & il ſera d'autant plus utile de la répéter, qu'il y aura lieu de juger qu'il y a plétore & inflammation tout enſemble.

Cela arrive aux Métromaniaques qui le ſont plus par imagination que par des habitudes d'un vice réel. Comme la ſaignée eſt le plus rafraîchiſſant, & le plus calmant de tous les remedes, on l'emploie toujours vis-à-vis d'eux avec ſuccès; mais il faut les faire petites, & au nombre de trois ou quatre en moins de vingt-quatre heures: faire des ſaignées abon-

dantes & en grand nombre, c'eſt écraſer le malade au lieu de le ſecourir; c'eſt lui ôter le pouvoir de ſupporter les autres rafraîchiſſans qui lui conviennent; c'eſt ſouvent ſe préparer des maux dont la cure deviendra plus longue, & l'événement plus triſte que la maladie à laquelle on a voulu remédier.

Si le vice vient de l'imagination & d'une habitude criminelle tout enſemble, mais dont les excès n'auront pas été conſidérables, ſoit par leur nature, ſoit par la durée, alors la ſaignée ſera encore très-utile, mais il ſuffira d'en faire deux en douze heures.

Si enfin le mal vient uniquement d'une habitude exceſſive des plaiſirs, ſoit dans le coït, ſoit dans l'abominable maſturbation, quel ſera le Médecin qui oſera me ſoutenir qu'on doit ſaigner une telle malade? Conſervez à cette malheureuſe le peu de ſang qui lui reſte encore dans les veines; c'eſt une ſemence dont nous pourrons peut-être faire quelque choſe. Si vous l'en privez, il n'y a plus de germe, par conſéquent plus de vie. Il faudroit plus d'un ouvrage pour développer cette grande maxime de médecine, qui eſt dans les principes les plus connus de

cet art. Mais il faudroit auſſi une réputation plus célebre, & une plume bien plus éloquente que la mienne pour la perſuader. Que dis-je? Quand on en ſera bien perſuadé, on y manquera encore dans la pratique; & nous ſommes preſque dans le cas du déſeſpoir ſur l'illuſion des malades & des Médecins à cet égard. Je me donnerai au moins la ſatisfaction, ſi Dieu me donne la vie & la ſanté, de faire là-deſſus des diſſertations ſi ſenſibles & ſi démonſtratives, que, peut-être, j'aurai enfin la gloire d'avoir intéreſſé l'humanité en faveur de l'humanité même.

Après avoir fixé l'uſage légitime de la ſaignée dans les trois degrés du premier période de la maladie, nous ne devons point négliger l'emploi qu'on doit faire des purgatifs & des autres remedes.

J'ai déjà preſcrit ce qu'il faut pour le premier & ſecond degré; toute la difficulté conſiſte dans la façon de ſe conduire dans le troiſieme.

Il y a ſur l'uſage des purgatifs les mêmes réflexions à faire, que ſur celui de la ſaignée. Plus le mal eſt avancé, plus il y a de foibleſſe & d'irritabilité, moins il y a lieu de ſe ſervir des choſes qui peuvent affoiblir, comme

la ſaignée ; & de celles qui peuvent irriter comme les purgations. Ainſi, juſqu'à ce qu'on ait pu me prouver que les médecines n'irritent point, ſurtout quand la nature eſt d'elle-même très-irritable, je ne pourrai admettre les purgatifs dans ma méthode, & l'on aura d'autant moins de ſujet de blâmer ma conduite à cet égard, qu'elle n'exclut point tous les évacuans, pourvu qu'ils ſoient de l'ordre des toniques non aſtringens, qui ont la vertu de digérer ſucceſſivement ce qui peut l'être, & avec le temps d'évacuer tout le ſuperflu.

C'eſt pourquoi, après une ou deux ſaignées tout au plus, je fais prendre le ſoir même un demi-bain ; une heure après on donne dans un bouillon fait avec le maigre de bœuf, de veau & d'orge crud, quinze gouttes de quinteſſence diaphorétique, expliquée dans la formule n.° V. Je fais prendre le lendemain matin un autre bain à jeun, après lequel on fait prendre la même doſe de quinteſſence dans du bouillon. La malade ſe repoſe une heure dans le lit, après quoi elle peut manger un potage clair, au ris & au lait, mais en très-petite quantité. A dînée, on pourra lui ſervir un potage, & très-peu

de viande, avec deux verres de bon vin rouge, mêlé avec autant d'eau minérale. Dans l'après-dîné, deux heures après le repas, ſi elle a ſoif, elle boira du petit lait bien clarifié ; & pour en venir à bout, on le fait filtrer dans un entonnoir avec le papier gris. A ſix heures elle ſe remettra dans le bain, où on fera enſorte, par gradation, de la tenir deux heures.

En ſortant du bain, on lui fera avaler deux onces d'hydromel vineux, dans lequel on aura mis quinze gouttes d'eſſence diaphorétique. Sur les neuf ou dix heures, on lui ſervira une chopine de lait, & ſi elle témoigne grand appétit, on pourra lui permettre une once de biſcuit ou de pain très-léger & bien cuit, pour tremper avec le lait. Cependant, on prendra les mêmes précautions que j'ai indiquées dans les deux premiers degrés, & on ajoutera celle d'entretenir ſur les parties une flanelle continuellement imbibée dans une décoction d'herbes émollientes, avec une préparation de ſaturne. Voyez la formule n.° VI. Ce remede eſt tout à la fois émollient & rafraîchiſſant. C'eſt pourquoi, ſi l'inflammation de l'intérieur des parties eſt grande, on fera très-bien, avec la

même préparation, de donner des injections qui pénetrent, s'il eſt poſſible, juſques dans la matrice, qui reſte ordinairement ouverte dans cet état. On pourra d'autant plus aiſément réitérer ces injections, que ces ſortes de malades s'y prêtent volontiers.

Après qu'on aura éprouvé ce régime pendant ſept ou huit jours, ſi l'on voit que l'amas des humeurs augmente, qu'il s'accumule des obſtructions dans l'eſtomac & les viſceres, que les inteſtins s'obſtinent à ne point ſe contracter; ce ſera alors un ſigne évident que la nature demande le ſecours des évacuans.

Alors on donnera la veille dans l'après-dîné un lavement compoſé ſelon la formule n.° VII. Le lendemain, on ſuſpendra tous les autres remedes, & l'on fera boire, à commencer des ſept heures du matin, d'heure en heure, un gobelet de l'apozeme décrit à la formule n.° VIII. Le ſoir on donnera les gouttes diaphorétiques; enſuite, on obſervera, ſi l'évacuation a été forte, de lui faire prendre bien tard l'émulſion n.° X. Le lendemain, on reprendra le traitement ordinaire, & en le ſuivant, on aura lieu d'être ſurpris de la rapidité & de la certitude du ſuccès.

Pour le ſecond période, il ſe préſente les mêmes indications eſſentielles que dans le troiſieme degré du premier. Cependant, il en eſt d'accidentelles qui exigent des précautions différentes.

J'y ai établi deux degrés : dans le premier, où l'on admet encore des intervalles dans le délire mélancolique, il faut obſerver le même traitement que dans le troiſieme degré du premier période; avec cette différence, qu'au lieu des demi-bains tiedes que j'ai preſcrits, on donnera les bains entiers & froids; & que pour cuire les humeurs cacochymes qui ſont dans les viſceres, & en évacuer le ſuperflu, on donnera tous les jours à jeun, une heure avant le bain, une cuiller d'eſſence aurifique décrite dans la formule n.° IX; & comme l'ardeur des parties doit être plus conſidérable, on y introduira des peſſaires, continuellement imbibés d'eau préparée ſuivant la formule n.° IX. S'il y avoit dans ces parties des accidens plus conſidérables, on auroit recours aux remedes que je vais indiquer dans le traitement du troiſieme période. C'eſt dans ce cas déplorable, qu'un Médecin doit gémir de ſe voir appellé, & qu'en même-temps, il doit faire tous les efforts de ſcience, d'expérience

d'expérience & d'étude pour répondre à la confiance dont on l'honore. Car il faut lui ſuppoſer une capacité peu commune, & une diſcrétion à toute épreuve.

J'ai vu beaucoup de ces malades, j'ai donné les conſeils que j'ai cru convenables à leur ſituation, je n'en ai vu aucune guérir.

L'hiſtoire d'une ſeule que j'ai eu la conſtance de traiter moi-même, c'eſt-à-dire, d'exécuter mes propres remedes, ſervira tout à la fois de modele pour la conduite qu'on obſervera vis-à-vis de celles qui ſont arrivées au délire maniaque, & de conſolation pour les perſonnes qui s'y intéreſſeront ; puiſque j'ai eu le bonheur de réuſſir. Mais qu'un ſeul exemple ne ſerve point à diminuer la terreur que doit inſpirer une ſituation auſſi cruelle, qu'un Médecin entreprend toujours ſans eſpoir, & dont le ſuccès, quand il arrive, le force de ſe récrier ſans ceſſe ſur les ſecrets impénétrables de la nature, qui bornent ſes connoiſſances & ſon étude. D'ailleurs, on va voir que ce n'eſt que par des ſoins infinis & des régimes très-entendus que je ſuis enfin venu à bout de guérir cette malade.

Elle étoit déjà à cette extrêmité qui

force les parens d'avoir recours aux maiſons de force, pour ſe débarraſſer d'un fardeau au-deſſus de leur tendreſſe & de leurs ſoins. Depuis deux ans je n'étois point venu en province, perſonne ne m'avoit prévenu du déſaſtre de Mademoiſelle de***. Il n'avoit été gueres poſſible de le faire; puiſque dès-le lendemain de mon arrivée, j'allai voir ſon pere, doublement affligé par la perte qu'il avoit faite dans mon dernier voyage, d'une femme qui devoit lui être chere. Après les premiers complimens, je lui témoignai l'empreſſement que j'avois de ſaluer Mlle. ſa fille. Je vois bien, me répondit ce pere infortuné, que vous ignorez toute l'étendue de mes malheurs : peut-être, ſi vous aviez été ici, vous auriez pu remédier à ma diſgrace; mais le mal eſt ſans reſſource, & plaiſe à Dieu que je puiſſe enfin prendre ſur moi de n'y plus ſonger. Voyant que je me perſuadois que ſa fille étoit morte; non, me dit-il, la malheureuſe Eléonore reſpire encore, & peut-être vivra-t-elle trop pour être long-temps victime d'un état auquel on ne peut penſer ſans frémir. Je ne voulus point l'entretenir plus long-temps dans ſes ſujets d'affliction. J'allois dîner chez une Dame où

j'étois bien ſûr d'être informé de toutes les circonſtances qui avoient rapport à cet événement. Effectivement, par tout ce que j'appris d'elle & de bien d'autres, je fus dans le cas de juger que cette fille étoit Métromaniaque au dernier degré. Pluſieurs Gentilshommes du voiſinage avoient échappés avec peine à les accès de fureur: les deux domeſtiques de la maiſon n'avoient pas toujours été aſſez forts, ou peut-être aſſez vigilans pour la contenir: quelquefois même elle s'étoit échappée aſſez loin, pour faire craindre pendant quelques jours qu'on l'avoit cherchée, qu'elle ne ſe fût précipitée dans un des étangs; car il y en a grand nombre dans cette campagne. En vain avoit-on conſeillé au pere de la mettre en ſûreté. Cette fille qui avoit fait les délices du voiſinage par ſa beauté, en étoit devenue l'horreur; enfin la néceſſité avoit contraint le pere de la conduire lui-même à Tours, dans une Communauté que je ne nommerai pas, parce que je ne puis en parler qu'avec indignation. Quoique ſa fortune fut bornée, il s'étoit cependant ſoumis à des dépenſes conſidérables que ces Religieuſes avoient éxigées, pour fournir aux ſoins & à toutes les douceurs que ſa tendreſſe

ſollicitoit pour alléger la ſituation de cette furieuſe. On lui avoit tout promis pour l'engager à augmenter la penſion. Mais la regle, dans ces maiſons impénétrables à l'humanité eſt d'exiger beaucoup, & de ne rien changer à l'ordre qu'on obſerve indiſtinctement pour les malades, qui y ſont traités de façon à augmenter leur fureur & tous leurs accidens, juſqu'à ce qu'un épuiſement total les jette dans l'imbécillité.

Dans les différens voyages que j'avois fait en province, j'avois reçu de cette Demoiſelle toutes les honnêtetés dont un étranger peut être flatté.

Je fus plus ſenſible que je ne puis l'exprimer à ſa diſgrace ; l'élégance de ſa figure, la beauté de ſes yeux, la régularité de ſes traits, la vivacité de ſon coloris, tout cela ne me ſortoit plus de la tête, & j'étois pénétré d'une vraie douleur quand j'imaginois les changemens que cette vilaine maladie avoit déjà dû faire dans cette figure ſi intéreſſante.

Comme mes affaires demandoient que je fiſſe un ſejour plus conſidérable qu'à l'ordinaire, je me décidai tout d'un coup à entreprendre la guériſon de cette malade, & je pris cette réſolution bien plus

par humanité que par aucun autre motif ; quoique l'amour-propre me flattât beaucoup ſur la gloire qu'il y auroit à cette entrepriſe, ſi elle avoit un heureux ſuccès. J'allai donc trouver le pere, à qui je fis part de ma réſolution. Votre fille, lui dis-je, n'a que vingt-deux ans. Quelles reſſources encore dans la nature ! Ne ſeroit-ce pas une cruauté criminelle de négliger de chercher dans tous les ſecrets de l'art les moyens de la réchapper ? Il eſt peut-être encore temps, il y a encore à cet âge des principes capables de s'aſſimiler avec les remedes pour rétablir l'animal, ou au moins pour réparer la plus eſſentielle harmonie. Ah ! me dit ce pere infortuné, comment pourrois-je me refuſer à votre zele ? Mais permettez que je vous obſerve que le mal eſt pire que jamais. Les nouvelles que j'en reçois ſont déſeſpérantes ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai fait, & ce qu'on fait encore ! Mais bien loin que les remedes operent, ils ſemblent augmenter le mal. Ne croyez pas, lui répondis-je, que je me croie bien ſupérieur en connoiſſances ; mais quelque choſe me dit que nous ſerions dignes l'un & l'autre des plus juſtes reproches, ſi nous abandonnions cette infortunée. La

certitude qu'elle ne guérira jamais dans la Communauté où elle eſt, l'eſpoir de la guérir ſi nous l'en ſortons ; voilà deux motifs bien puiſſans pour venir à ſon ſecours. D'ailleurs, je me charge de tous les embarras & des déſagrémens. Moi-même je l'irai chercher, je l'amenerai chez moi ; ce ſera dans ma maiſon que je la traiterai. Deux hommes & une garde que je prendrai tour à tour, ſeront les ſeuls domeſtiques qui auront accès dans l'appartement que je lui ferai occuper. Vous ſeul de tout le voiſinage ſerez inſtruit du ſecret. Si nous réuſſiſſons, on applaudira hautement à votre tendreſſe, & à mon zele ; ſi, au contraire, après avoir tout eſſayé, le mal continue, nous ſerons quittes pour avoir recours aux mêmes moyens dont on uſe aujourd'hui.

Une propoſition qui applaniſſoit auſſi bien tous les obſtacles ne put pas être rejettée. Auſſi fûmes-nous bientôt d'accord ſur les moyens d'exécuter notre projet. Deux jours après je pris de grand matin le chemin de Tours, où j'arrivai le ſoir. Dès-le lendemain j'allai voir un Grand-Vicaire que j'avois connu particuliérement à Paris. Je lui racontai le ſujet de mon voyage, & lui déclarai que j'exigeois

de lui, qu'à l'appui de ſon autorité, nous puſſions ſur le champ être introduits dans l'intérieur de la maiſon, ſans qu'on pût avoir le temps de faire le moindre changement à l'ordre qu'on y obſerve; parce qu'il étoit important que je puſſe juger, par le traitement actuel, la façon dont on s'étoit conduit vis-à-vis d'Eléonore. Je ne pouvois guéres mieux m'adreſſer qu'à ce Grand-Vicaire, puiſqu'il étoit Supérieur de la maiſon. Il m'accorda ſur le champ ma demande, & dans l'inſtant nous nous rendîmes à la Communauté, où le Grand-Vicaire après s'être entretenu de choſes vagues avec la Supérieure, lui dit qu'il devoit entrer ſur le champ avec moi dans l'intérieur de la maiſon. Elle lui repréſenta le danger qu'il y auroit pour nous, ſi les ſœurs n'avoient pas le temps de mettre de côté les malades les plus furieuſes; que telles qui nous paroîtroient au premier abord les plus tranquilles, pourroient tout-à-coup ſe mettre dans une fureur capable d'allarmer toute la maiſon; mais il leva cette difficulté, en diſant qu'on pourroit auſſi bien mettre ordre à tout en notre préſence, & ordonna d'ouvrir les portes ſur le champ; ce qu'on fit.

Je ne dirai point toute l'horreur dont je fus saisi à l'entrée de cette maison, sejour de la fureur, du crime & du désespoir. Mon respectable conducteur avoit dit tout bas à la Supérieure de lui faire un signe quand nous serions à la cellule d'Eléonore. Il étoit convenu avec moi de me le rendre ; car je ne voulois, dans cette premiere visite, rien faire appercevoir de l'intérêt que je prenois à elle.

Approchez, filles infortunées, & maudissez le moment où vous avez ouvert votre foible cœur à l'entrée des passions déshonnêtes : écoutez & ne frémissez pas, si vous pouvez, à la vue du spectacle dont je vais vous faire le récit.

O spectacle trop hideux & trop effrayant ! vous êtes & serez toujours présent à mes yeux & à ma mémoire, qui en est sans cesse épouvantée..... Est-ce vous, m'écriai-je en moi-même, trop infortunée Eléonore ?..... Est-ce vous que j'ai vu autrefois si aimable & si digne d'être aimée ? Est-ce bien vous dont l'esprit, les graces, la beauté & l'élégance de la taille étonnoient & charmoient tout le monde ? O sort déplorable, qui doit faire trembler toutes les personnes de votre sexe & l'hu-

manité entiere ! Deſtin cruel ! Quelle incroyable métamorphoſe as-tu opéré ?..... Quels yeux hagards & enfoncés, quelle peau jaune & livide, quelles joues flaſques & décolorées, quelles levres pendantes & violettes, quelle bouche écumante & puante, quelles dents noires & décharnées, quelle taille recourbée & déformée, quel tout affreux ! Puis-je croire que vous avez été le ſiege de tant de charmes ? Cette chevelure dont l'art relevoit avec tant de goût la beauté, n'eſt donc plus qu'une criniere éparſe & hériſſée dont la pommade & la poudre parfumée ſont l'ordure & la pouſſiere ? Ces mains potelées, ſi blanches & ſi adroites pour orner ce malheureux corps, ne ſont donc plus couvertes que d'excrémens, & ſe ſervent de cette matiere vile & puante en guiſe de pâte, de parfums & de rouge. O fatale idée de coquetterie & d'amour ! à quelle toilette êtes vous réduite ?..... Perſécutez-vous encore une malheureuſe dans ce ſejour d'horreur & d'infamie où vous l'avez conduite ? Ne l'avez-vous arrachée des mains de ſes parens, d'une table ſenſuelle, d'un ſommeil agréable & innocent, d'une ſociété brillante & aimable, des bras de l'eſpérance la

plus heureuſe, que pour devenir ſa honte, ſon ſupplice & ſon bourreau? O fatal amour! paſſion véritablement infernale, tu es bien plus inhumain que ces filles qui la maltraitent ſans ceſſe; tu es bien plus horrible que ce cachot affreux & puant; tu es plus vil que cette nourriture mal-propre qu'on lui ſert; tu es mille fois plus impur que cette paille pourrie & infectée qui lui tient lieu de lit. Voilà donc, barbare, la volupté que tu promets! C'eſt donc là le terme de ta molleſſe, & le comble de tes délices! O! trop infortunée Eléonore, puiſſe votre exemple ſervir de leçon à vos ſemblables! Puiſſe cette triſte & déſolante image changer les gouttes brûlantes de ſang qui coulent dans leurs veines, en des molécules de glaces inacceſſibles aux ardeurs les plus ſéduiſantes de la volupté.

Il me ſeroit bien difficile d'exprimer le ſaiſiſſement & la triſteſſe qui s'emparerent de toutes les puiſſances de mon ame. Je priai le Grand-Vicaire de me diſpenſer du dîné auquel il m'avoit invité. Je le quittai avec promeſſe que nous retournerions le ſoir pour régler le compte avec la Supérieure, & diſpoſer les moyens de la faire partir. Dans cet intervalle, il

chercha deux jeunes-hommes vigoureux, & deux femmes telles que je les lui avois demandés, & il me les amena, après avoir fait le marché pour ſix mois avec les dernieres. J'avois remarqué, lorſqu'on étoit entré dans le cachot de cette malheureuſe, qu'elle s'étoit ſauvée dans un coin, où elle s'étoit tenue accroupie tout le temps que la Religieuſe y étoit reſtée, & je n'avois point oublié qu'elle avoit pouſſé un cri affreux lorſqu'on avoit voulu l'en tirer pour l'avancer vers nous; ce à quoi elle s'étoit refuſée conſtamment. Lorſque je fis part à la Supérieure des ordres que j'avois de ramener Eléonore, elle me dit que je ſerois le maître, mais que la choſe lui paroiſſoit impoſſible, à moins de la faire enchaîner dans une voiture couverte; & qu'encore elle donneroit bien de l'ouvrage par les cris épouventables, qui cauſeroient des tumultes & un ſcandale affreux dans la route.

Je lui répondis que j'avois prévu à tout. Que quant au moyen d'enchaîner Eléonore je ne le ſouffrirois pas, y en ayant un plus doux & plus honnête, que je ferois exécuter le lendemain moi-même. Qu'à l'égard des accès de fureur, la choſe ne me paroiſſoit pas auſſi facile. Que ce-

pendant j'eſſayerois de les calmer. Que tout ce que je lui demandois étoit de la faire tenir prête pour le lendemain matin à trois heures, ſoit pour la propreté du corps, ſoit pour celle du linge. Je lui fis prendre avant de la quitter, l'émulſion formule n.° X, & je me retirai à l'auberge, après avoir fait mille remerciemens au Grand-Vicaire.

Je donnai les ordres pour que la voiture fût prête le lendemain. A l'heure marquée, je me rendis à la Communauté où je trouvai Eléonore, habillée très-proprement, & gardée dans la ſalle par les Religieuſes. J'y entrai d'abord ſeul, & je témoignai qu'on avoit fait beaucoup plus que je n'avois demandé. En effet, je les priai de lui ôter tous ſes habillemens, excepté la chemiſe; mais auparavant d'augmenter ſon trouble par cette cérémonie, je leur dis de lui faire prendre la même émulſion de la veille, ce à quoi elles réuſſirent quoiqu'avec beaucoup de peine. Elles ſe mirent enſuite à la déshabiller, ce qui ne s'exécuta qu'avec une violence qui me donna un ſpectacle fort déſagréable.

Je fis apporter un bandange d'une toile forte & large, avec lequel je leur dis de

l'emmailloter en lui couchant les bras ſur les côtés. Cette manœuvre qui fut exécutée avec beaucoup d'adreſſe la révolta au point d'écumer de rage. Mais il fallu céder à la force. Ses gardes la tranſporterent dans la voiture, où ils n'eurent pas grande peine à la contenir. Mais il y avoit de quoi frémir au bruit de ſes cris, à voir les grincemens de dents, qu'elle n'interrompoit que pour eſſayer de les mordre, ou pour leur cracher au viſage. On les ſortit grand train de la Ville, & je les ſuivis à chéval, où j'eus le temps pendant toute la journée de m'abandonner aux réflexions les moins conſolantes ſur l'eſpoir de la tirer d'un état ſi facheux. Cependant à la dînée, l'ayant fait mettre ſur un lit, elle repoſa environ une demi-heure, mais elle ne voulut abſolument rien prendre. Je voulus eſſayer ſi, en lui faiſant rendre la liberté des mains, elle ne ſeroit pas plus docile à faire uſage de ce qu'on lui offroit. En effet, cela réuſſit, non ſans avoir fait auparavant bien des efforts pour gripper ſes gardes, qui eurent après cela, bien de la peine à la remettre dans la même ſituation du matin.

Nous nous remimes en route après

avoir eſſuyé toutes ſes folies, & nous arrivâmes la nuit dans ma campagne. Je la fis ſur le champ tranſporter dans ſon appartement, où je trouvai tout exactement diſpoſé comme je l'avois ordonné avant mon départ.

Comme tout ce qui concerne cette malade doit ſervir de modele en pareil cas, on me paſſera d'être long, plutôt que d'omettre les moindres circonſtances.

Le lit étoit à roulettes, & conſtruit d'un bois de chêne fort épais, ayant une colomne à chaque angle, & une dans chaque milieu, ce qui compoſe huit colomnes. Tout l'intérieur étoit rembouré de crin. La forme étoit d'une boîte de ſix pieds de long ſur deux & demi de large. Un fond de ſangle qu'on pouvoit ôter quand on vouloit: un ſommier de bâles d'avoine ſans lit de plumes ni matelat. Au défaut de ce ſommier, on peut en avoir de crin; mais on doit en avoir pluſieurs, afin de pouvoir toujours changer la malade au plus léger beſoin. Un ſeul drap qu'on a ſoin de contenir avec des boucles qui ſont pratiquées dans les traverſes de côté & des deux bouts du lit. Point de couverture ni d'autres façons pour le coucher juſqu'à ce que la malade

ſoit revenue à un certain degré de réſipiſcence. Quelque tard qu'il fût, j'ordonnai auſſi-tôt mon arrivée, un bain dans lequel on força la malade de reſter une heure. On l'en ſortit, & après l'avoir eſſuyée on lui préſenta un grand plat de ris qu'elle dévora; après on la remit en maillot dans le lit, & un ſeul homme reſta auprès d'elle, avec ordre de ne la punir autrement, lorſqu'elle voudroit mordre ou crier, qu'en lui jettant un gobelet d'eau fraîche ſur le viſage.

Le lendemain je la fis ſaigner quatre fois, à la quantité de ſix onces, en obſervant trois heures de diſtance d'une ſaignée à l'autre. Je lui fis prendre entre chaque ſaignée une bouillie claire faite avec le lait & la fleur d'orge, dans chacune deſquelles on avoit mis une demi-once de ſyrop de pavot.

Je commençai cette cure le douze du mois de Mai de l'année 1761. Le 13 je lui fis commencer l'uſage de la quinteſſence formule n.° V. 15 gouttes dans un bouillon fait avec le veau, un quartier de poule maigre, & toutes les herbes calmantes, voyez la formule n.° XI. après le bain d'une heure, & la douche qu'on lui donnoit ſur la tête. Elle reprenoit le même bain

& la même douche à 5 heures. A dîné on lui ſervoit un potage au lait; dans le jour, quand elle avoit ſoif, on ne lui donnoit d'autre boiſſon que le petit lait clarifié; deux heures avant le bain on lui ſervoit une bouillie à la fleur d'orge; à ſix heures, au ſortir du bain & de la douche, une ample ſoupe au lait, & vers les dix heures, une bouillie comme ci-deſſus, avec une once de ſyrop de pavot blanc.

Je fis obſerver ce régime & ces remedes pendant tout le reſte du mois de Mai & tout Juin.

Il faut obſerver 1.° qu'elle étoit toujours emmaillottée la nuit, de façon à ne pouvoir porter la main ſur les parties. 2.° Que le jour les femmes l'obſervoient tant au lit que dans le bain, de façon à ne lui jamais donner le loiſir de ſe livrer à aucune obſcénité. 3.° Que quand elle eſſayoit de le faire, on ne la puniſſoit autrement qu'en lui inondant le viſage, & tout au plus en faiſant ſemblant de vouloir la mettre dans ſon maillot. 4.° Qu'on lui faiſoit, avant d'entrer dans le bain, des injections dans le vagin, qu'on lui faiſoit garder. Voyez la formule n.° XII. 5.° Enfin que jour & nuit elle avoit ſur

les

les reins une plaque de plomb assez mince, & sur toutes les Parties une flanelle fort épaisse continuellement imbibée d'eaux émollientes. Voyez la formule n.° XIII. Je remis pendant tout ce temps à remédier aux vices particuliers des parties organiques ; je crus devoir me contenter de ces palliatifs généraux, capables d'adoucir la constitution salée & muriatique du sang, & par conséquent de corriger le vice de la lymphe qui aborde à ces parties. On aura peine à croire qu'avec un régime & des remedes aussi anodins, il ne se soit opéré aucun changement dans la malade. Mêmes fureurs, même écoulement, à la vérité un peu moins fétide, même jauniſſe & roideur sur la peau. Je commençai néanmoins le premier de Juillet à employer des remedes un peu plus toniques. C'est pourquoi, sans interrompre l'ordre de ceux dont j'avois fait usage jusqu'alors, & sans rien changer au régime, j'observai au lieu de syrop de pavot dans la bouillie du soir d'y faire mettre quinze gouttes de la teinture anodine suivant la formule n.° XIV. & au lieu de la quintessence diaphorétique, je lui mis dans le bouillon du matin quatre grains d'or de vie, dont la préparation a été

long-temps un rare ſecret, & l'eſt encore pour beaucoup de gens. Voyez la formule n.° XV. Cependant, je me mis en devoir de travailler plus eſſentiellement aux accidens des parties.

Ces accidens étoient un prolongement conſidérable du *clitoris* avec des dartres, un abcès dans la matrice qui s'annonçoit avec aſſez de malignité par l'âcreté & la puanteur de la matière qui en découloit. Le nez étoit douloureux, & habituellement enflammé, tantôt plus, tantôt moins.

Le prolongement ou turgeſcence du *clitoris* avoit un peu diminué ; les dartres paroiſſoient avoir perdu de leur âcreté, je jugeai donc que les mêmes embrocations pourroient les guérir à la longue ; mais je m'occupai plus ſérieuſement de l'écoulement qui annonçoit un ulcere ouvert dans la cavité de la matrice. J'ordonnai donc de faire des injections avec la formule n.° XVI. J'eus la ſatisfaction au bout d'un mois, c'eſt-à-dire, vers le 6 d'Août, de remarquer un peu plus de tranquillité dans ma malade ; ſes fantaiſies étoient moins fréquentes, ſes oppoſitions aux remedes moins conſidérables, ſes mouvemens laſcifs cédoient à la premiere menace.

L'écoulement devint d'une odeur & d'une couleur plus louable, le nez étoit encore un peu douloureux mais ſans inflammation ; enfin, je pus m'appercevoir de l'effet de mes remedes ; mais que j'étois éloigné encore d'eſpérer une entiere guériſon. Cependant, la jauniſſe qui diſparoiſſoit peu à peu m'annonçoit une révolution totale dans la machine. Je fis encore changer les injections, & j'en ordonnai ſuivant la formule n.° XVII, que je faiſois répéter après les bains. D'ailleurs, je fis continuer le régime & les remedes. Je m'étois toujours oppoſé juſqu'alors au deſir qu'avoit le pere d'Eléonore de la voir : quand je lui annonçai que je commençois à trouver un changement ſenſible à ſa ſituation, il me témoigna que peut-être ſa préſence opéreroit quelque ſenſation qui produiroit un bon effet. Juſques-là, elle n'avoit vu que ſes gardes & moi. Depuis quelques jours, lorſque je lui parlois de ſon pere, elle paroiſſoit tomber pendant quelques inſtans dans une rêverie profonde, comme auroit pu le faire une perſonne raiſonnable ; j'en conclus que l'image d'un homme auſſi cher ſe retraçoit encore dans ſes idées, que par conſéquent les fibres du cerveau

pourroient peu à peu reprendre leur ton naturel. Enfin le dernier du mois d'Août, c'eſt-à-dire, près de quatre mois après le commencement des remedes, j'introduiſis dans l'appartement le pere d'Eléonore.

J'étois convenu avec lui qu'il réſiſteroit à ces mouvemens de tendreſſe qui occaſionent des larmes, parce que tout ce qui peut faire des impreſſions vives étoit dangereux dans cet état. J'avois prévenu ſa fille de ſon arrivée, afin de préparer le rapport des idées. Elle n'avoit pas plus répondu à cela qu'à toutes les choſes que je lui avois dit depuis qu'elle étoit chez moi. Le pere ne fut pas plus heureux, elle le regarda fixement, pouſſa néanmoins un ſoupir, & ſe détourna d'un autre côté, comme pour ne plus voir un objet qui lui fatiguoit la tête. Je ne m'attendois pas à une entrevue auſſi tranquille, auſſi ne voulus-je pas qu'elle fût plus longue. Je lui conſeillai même de ne lui rendre que des viſites rares & courtes, & de ne lui faire aucune démonſtration qui pût la fatiguer. Le retour des fibres à leurs juſtes accords eſt une choſe néceſſaire pour qu'elle puiſſe vous reconnoître, lui dis-je, il ne peut être que fort lent; ſi on veut en forcer la marche, au lieu d'avancer on

recule. Attendez donc patiemment du temps & des remedes ces parfaits accords qui ramèneront à une parfaite connoiſſance. C'eſt un point mathématique dont nous ne connoiſſons point la diſtance.

Cependant, dès-ce moment je lui parlai tous les jours non-ſeulement de ſon pere, mais auſſi de ſes anciennes connoiſſances de ſon ſexe. Je l'entretenois auſſi de ſa campagne, de ſes promenades, de toutes les choſes enfin que je croyois les plus aiſées à être retracées dans ſa mémoire. Je ne me laſſois pas de lui parler, mais elle s'obſtina toujours à ne me pas répondre non plus qu'à ſon pere, qu'elle fixoit toujours avec le même étonnement.

J'avoue que ce ſilence obſtiné me déconcertoit, voyant ſur-tout que le reſte alloit de mieux en mieux, car dès-la fin de Septembre l'ulcere de la matrice parut cicatriſé, la turgeſcence du clitoris n'étoit plus ſenſible, les dartres avoient abſolument diſparues; depuis quelques jours ſes geſtes n'avoient plus rien d'obſcene. Elle traitoit honnêtement ſes gardes, elle étoit on ne peut pas plus docile à tous les remedes. Il y avoit même plus de quinze jours qu'on n'uſoit plus du bandage.

On ſe contentoit à l'endroit des parties

de l'envelopper d'un flanelle imbibée qui faiſoit quatre fois le tour du corps, & qui lui deſcendoit à moitié cuiſſe. Le jour on montoit ce bandage plus haut pour lui donner l'aiſance de ſe promener dans l'appartement ; ce qu'elle faiſoit peu, mais d'un air très-raiſonnable, quoiqu'infiniment triſte. Moi-même, elle me recevoit avec une honnêteté diſtinguée qui m'annonçoit un ordre dans ſes idées. Je ne balançai plus à me perſuader que deux choſes s'oppoſoient à l'entier rétabliſſement de ma malade.

1.° La honte de reparoître dans ſa Province, qui pouvoit tenir les fibres dans une tenſion opiniâtre. 2.° Une profonde triſteſſe occaſionée par les idées déſagréables que cette honte produiſoit en elle. Mais je me trompois, comme je l'ai reconnu depuis par ſon propre aveu. Le 22 d'Octobre une de ſes gardes vint me chercher avec précipitation. Venez, me dit-elle, au plus vîte, Monſieur ; Mlle. a dormi profondement toute la nuit & ne fait que s'éveiller à l'inſtant. Après nous avoir fixé ma camarade & moi, elle nous a demandé qui nous étions. Nous lui avons répondu que par vos ordres & ceux de Monſieur ſon pere, nous étions à ſon

ſervice pour la ſoulager dans ſa maladie. Où ſuis-je donc, nous a-t-elle dit? Vous êtes, lui ai-je répondu, chez un ami de Monſieur votre pere; ſi vous voulez j'irai lui dire de venir vous parler. Je courus à l'appartement d'Eléonore avec une joie inexprimable. Elle me reçut avec cet air froid & languiſſant qu'elle avoit toujours eu dans le mieux de ſon mal, & me pria d'envoyer dire à ſon pere de la venir chercher, parce qu'elle ne vouloit pas m'être plus long-temps incommode. Je dépêchai ſur le champ un exprès au pere d'Eléonore, pour l'informer de cette heureuſe nouvelle. Il ne tarda pas à ſe rendre chez moi. Sa fille ne lui fit pas un accueil beaucoup plus tendre qu'à moi. Elle reçut ſes embraſſemens avec bien plus de modération qu'il ne les lui donnoit, & lui dit: je ſors, mon pere, d'un ſonge bien long & bien fatiguant. Il faut que ce ſonge m'ait fait faire bien des ſottiſes, pour vous avoir forcé à m'éloigner de votre préſence. Si j'ai encore des droits ſur votre tendreſſe, j'exige d'elle, que vous me rameniez aujourd'hui chez vous pour y jouir de tous les droits que vous m'y avez toujours donnés. J'exige auſſi que votre maiſon ſoit impénétrable à tout le monde,

excepté à Monsieur (en me montrant) & à Mlle. de Beaudéduit, que je vous prierai de faire venir. Le service de cette femme, en désignant une de ses gardes, me sera fort agréable : elle est la seule qui n'ait point donné beaucoup de travail à mon imagination pendant mon malheureux songe.

Il seroit difficile de rendre les réponses & les mouvemens de ce pere tendre. Il accorda tout ce que sa fille voulut, & je n'eus garde de m'y opposer. Il fut décidé que nous passerions la journée chez moi, & que le soir on se rendroit au château de M. de..... où je suis resté un mois sans presque les quitter.

Eléonore a gardé long-temps le régime que je lui ai prescrit, qui consistoit à ne manger que des viandes blanches, beaucoup de laitage; du lait clarifié pour toute boisson. Elle a couché très-long-temps sur un seul sommier de crin. Son pere a eu le plus grand soin de ne la laisser voir qu'à des personnes gaies & vertueuses. Elle s'est mariée avec un jeune homme aimable dont elle fait les délices, & elle passe encore aujourd'hui pour la plus belle & la plus honnête femme de la province.

Je n'ai rien à ajouter aux remedes ni à la

conduite qu'on a dû obſerver dans cette hiſtoire. Celles qui ne pourront pas être guéries, en recevront au moins du ſoulagement, elles attendront la mort avec moins d'horreur & de déſeſpoir.

Ce que je ne puis m'empêcher de recommander aux parens à qui ces accidens arrivent, c'eſt, autant que l'aiſance leur permet, de faire eſſayer ſous leurs yeux tous les moyens que peut propoſer un Médecin expérimenté, & de ne ſe décider à mettre ces malheureuſes dans des maiſons de force, qu'après avoir inutilement tenté tous les remedes. Je dois leur conſeiller de ne jamais permettre que leurs filles contractent la plus légere familiarité avec les domeſtiques des deux ſexes.

Ceux qui ſont en état de leur donner une gouvernante, doivent la choiſir d'un âge un peu avancé, & d'une pureté dans les mœurs irréprochable.

Si malgré toute leur vigilance un jeune cœur s'eſt engagé, ou bien que les mauvais conſeils de quelque compagne aient donné lieu à l'imagination d'enfanter des déréglemens; dès-qu'ils s'en appercevront, qu'ils ne ſe livrent point à une ſévérité cruelle pour y mettre ordre; mais qu'avec autant

de modération, que d'intelligence & de fermeté, ils emploient ſur le champ les moyens que j'ai indiqués dans le ſecond période, & le troiſieme degré du premier.

Et vous, maîtreſſes de penſion, qui faites de l'emploi honnête de l'éducation, un métier vil, ſordide & mercenaire, ſongez que vous vous chargez de crimes quand vous commettez le ſoin de vos jeunes éleves à des ſous-maîtreſſes, qu'un intérêt ſordide vous fait choiſir dans la lie du peuple, ou au moins dans le ſein d'une miſere preſque toujours occaſionée par l'inconduite. Je finirai cet ouvrage par des obſervations ſur l'imagination, qui ne pourront être qu'utiles. Les Médecins, les Parens, le Sexe même y trouveront des avis, & des réflexions morales travaillées d'après nature & autoriſées par des exemples réels.

# *Obſervations ſur l'imagination, par rapport à la Nymphomanie.*

SAns chercher à traiter métaphyſiquement cette partie intéreſſante de l'eſprit humain, je n'en dirai que ce qui eſt convenable & néceſſaire à mon ſujet. L'idée que j'en donnerai, aura le plus de préciſion & le plus de clarté qu'il me ſera poſſible.

Un des points principaux auxquels un Médecin doit s'attacher, eſt d'étudier les effets de l'imagination dans les maladies qu'il traite. Cette partie, un peu négligée dans la Médecine, fait que l'on donne ſouvent à gauche, ou que l'on reſte étourdi & aveugle ſur la cauſe réelle de certains maux.

Les ſymptômes phyſiques intérieurs & extérieurs ſont véritablement des connoiſſances néceſſaires, mais malheureuſement on ne s'y borne que trop ; & le Médecin le plus ſavant à cet égard peut être dans le cas de ſe trouver embarraſſé, & même peut ſe tromper tous les jours dans le jugement qu'il doit porter, & dans la conduite qu'il doit tenir.

L'imagination eſt un miroir où ſe rendent les objets qui intéreſſent & qui font agir l'homme. La glace de ce miroir varie dans ſa compoſition comme tous les organes ; elle doit ſon jeu à la nature & aux préjugés ; voilà le canevas ſur lequel elle travaille. La nature lui fournit les premiers objets & les penchans que le tempérament décide. Cette glace groſſit, diminue, multiplie, ou rend les objets tels qu'ils ſont ſuivant ſon degré de perfection.

Quoique les premiers objets qui s'offrent dans ce miroir ne s'y portent que par le ſecours des ſens, cependant l'imagination en enfante un nombre infini fabriqués par des comparaiſons & des rapports, & il ne faut à ces objets que la vraiſemblance pour exiſter.

C'eſt l'imagination qui eſt preſque toujours le principe ou la mere de la plupart des paſſions & de leurs excès ; car ſans elle l'homme en auroit peu de déterminées. Il pourroit, il eſt vrai, boire, manger, exercer tous ſes ſens & ſatisfaire tous ſes beſoins à l'excès ; mais ce ne feroit que des plaiſirs actuels, qui n'auroient pas été combinés, & il s'en tiendroit indifféremment à jouir des objets qui

ſe préſenteroient, ſans avoir d'autres goûts décidés, que ceux qui lui ſeroient procurés par l'habitude ou par l'occaſion.

Il faut regarder l'imagination comme l'intendante de l'amour propre; elle ſuit l'impreſſion du tempérament; toujours inſtruite de ſes inclinations, elle travaille à les exagérer & à les favoriſer; les ſens les lui tranſmettent ſimples & naturelles, & c'eſt elle qui les raffine, les augmente, les conduit & les fixe. C'eſt elle qui peint à un glouton le plaiſir de la table; c'eſt elle qui lui peint les ſaveurs de tels ou tels mets; c'eſt elle qui lui en fait rechercher ou même inventer l'apprêt; c'eſt elle qui augmente ſon deſir de jouir & qui lui fait tout ſacrifier pour cela; c'eſt elle, enfin, qui lui procure cette volupté & cette jouiſſance anticipées, qui rendent les réelles plus exceſſives & plus ſenſibles.

Cependant, l'imagination n'a pas également la même force ni le même jeu ſur toutes les paſſions; l'amour eſt une de celles ſur laquelle elle travaille le plus; & l'on peut dire qu'en celle-là elle monte le tempérament, & lui fait faire des efforts au deſſus de ſa propre nature; il ne lui faut qu'une étincelle pour en faire

bientôt un incendie ; ou, dans des circonſtances contraires, elle retient & réprime les feux & la force que la nature pourroit avoir mis dans la conſtitution de ce même tempérament.

Dans le premier cas, un Médecin doit être pénétrant pour démêler les vraies cauſes du mal, lorſque le moindre ſymptôme, ou le moindre ſoupçon, le portent à croire qu'il peut venir de là.

Dans le ſecond, il doit être intelligent pour trouver dans cette même imagination une partie des remedes propres à guérir ſa malade. Il n'y a point d'occaſion où l'on puiſſe dire avec plus de vérité, *contraria contrariis curantur.*

C'eſt un point ſur-tout bien important dans la maladie dont il eſt queſtion ici, car il y en a où elle peut ſe guérir en ſe contentant de traiter ſimplement l'imagination ; mais il n'y en a point, ou du moins preſqu'aucune où les remedes phyſiques puiſſent ſeuls opérer une cure radicale.

Il n'y a point de tempérament qui n'ait un germe de ce feu naturel & génératif, à moins que quelque vice ou quelqu'accident contraire à l'ordre de la nature ne s'y oppoſent ; ce qui ne pour-

roit pas être pour lors un cas de Nymphomanie.

Les loix de la Société ſont des beſoins publics, auxquels il a fallu en ſacrifier pluſieurs particuliers; elles établiſſent des remedes & des préſervatifs qu'on a été forcé d'imaginer, pour parer des maux réels qui détruiroient, ou troubleroient l'ordre avantageux & même néceſſaire qui exiſte. C'eſt ainſi que ſe ſont établis les droits & les limites convenables à chaque ſexe. L'éducation honnête & ordinaire, part de ce principe & ſe ſoumet à ce remede. Delà vient que les filles ſont élevées avec une retenue & une décence ſouvent capables d'irriter leurs paſſions, de cauſer une révolution & un dérangement dans le phyſique de leur nature, & de les rendre victimes du bien public lorſqu'un tempérament enflammé par la nature ou par l'imagination cauſe des accidens.

C'eſt pour cela que l'humanité ne ſauroit employer trop de ſoins pour remédier à cet inconvénient; ce devroit être un objet particulier de la Médecine, d'étendre ſes connoiſſances ſur ces maladies malheureuſes, dangereuſes & difficiles à traiter & à découvrir, par rapport à la honte

que l'éducation & les préjugés y attachent. Les parens même doivent être les premiers à favoriſer les Médecins à cet égard : non-ſeulement la tendreſſe doit les y engager, mais un intérêt particulier doit encore les y obliger ; puiſqu'ils ſont dans le cas de participer à l'opprobre qui peut réſulter des ſuites de ces maladies. Continuons à examiner de plus près les effets de l'imagination.

La tendance d'un ſexe à l'autre vient d'un beſoin auſſi naturel que difficile à ſupprimer. Il n'eſt point de moyens moraux capables d'impoſer ſilence à la nature. L'ignorance dans laquelle on éleve les jeunes perſonnes, peut bien rendre ce cri de la nature preſqu'inintelligible, mais elle ne ſauroit l'étouffer. Les myſteres qu'on lui fait deviennent bientôt le ſujet de tout le travail de ſon imagination. Ce qu'elle ſent ſans en développer les raiſons, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ſans pouvoir pénétrer, tout irrite & échauffe ſes idées ; & ce germe de feu naturel & phyſique reçoit par ſon imagination des forces & un accroiſſement par une nourriture ſurabondante & par une correſpondance aveugle ; alors le tempérament, à peine formé, acquiert des beſoins réels, qui,

qui, quoiqu'inconnus, ſont capables de faire un ravage dangereux dans les parties qui ſont le ſiege de ces beſoins. Voilà ce qu'une imagination vive peut par elle-même opérer, ſans le ſecours d'autres connoiſſances que de celles que la nature a données. C'eſt alors au Médecin à tirer parti de cette ſituation, lorſqu'il a eu la prudence & l'adreſſe de la découvrir. Paſſons à d'autres objets plus critiques.

Il eſt rare qu'une fille parvienne à l'âge de puberté ſans acquérir bientôt des connoiſſances capables de la mettre ſur les voies de pénétrer les myſteres de l'amour. Son imagination la porte à mettre tout à profit pour y parvenir ; des geſtes, des paroles échappées devant elle, des livres qui lui tombent entre les mains ; enfin, tout favoriſe ſes recherches & ſa curioſité qui s'augmente avec ſes découvertes, & qui à la fin enfante les deſirs les plus vifs.

Outre cela, la fille la mieux élevée & la mieux gardée, peut toujours communiquer avec les jeunes perſonnes de ſon ſexe ; c'eſt alors qu'un pareil commerce raſſemble leurs lumieres, leurs différentes idées, & procure à leurs imaginations des matériaux pour travailler & agir avec

plus de force & de ſuccès. J'ai très-ſouvent entendu, ſans être vu, la converſation de pluſieurs filles qui s'entretenoient ſur cet article, & je ne ſaurois peindre la vivacité & les effets ſinguliers dont l'imagination eſt capable.

Bien plus, combien n'y a-t-il pas de filles ſujettes à être corrompues par les domeſtiques, ou les faux amis d'une maiſon ? De quel venin n'infectent-elles pas enſuite leurs compagnes ? Voilà des maux qu'on ne peut ſouvent pas parer ; mais il eſt néceſſaire d'apprendre à les prévoir & à les connoître ; car ils ſont la plupart du temps les premiers principes & les nourriſſiers de la maladie que je traite. J'en ai vu tant d'exemples, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter, où l'on verra le pouvoir qu'a l'imagination, les déſordres qu'elle peut cauſer, & les abus où elle peut jetter les Médecins.

Une fille, nommée Julie, tenoit le jour de parens riches & nobles ; ſon éducation & ſes talens n'avoient point été négligés. Elle n'avoit qu'une ſœur, qui devoit partager avec elle une fortune conſidérable. Ses graces & ſa beauté la rendoient intéreſſante à tous les gens à prétentions ; mais il ſembloit que la nature

eût été trop prodigue à ſon égard : ſon eſprit & ſon tempérament étoient pleins d'une vivacité qui lui auroit donné plus d'agrément encore, ſi elle avoit été plus modérée & moins dangereuſe. Son cœur étoit un compoſé de ſouffre toujours expoſé au flambeau de l'amour, & c'étoit une quinteſſence de feu qui couloit dans ſes veines.

A peine Julie eut douze ans, qu'elle s'apperçut amplement de ſon exiſtence. Son imagination lui peignoit, ſous les plus agréables couleurs, l'heureuſe ſituation dont elle avoit droit de jouir ; & ſes qualités, qu'elle connoiſſoit un peu trop, ſembloient lui répondre du bonheur dont elle ſe formoit une vive idée.

Elle avoit, pour confidente & pour interprête de ſes idées, une jeune femme de chambre nommée Berton ; cette fille expérimentée dans l'art de jouir, & initiée dans les ſecrets de Vénus, étoit adroite à cacher ſon jeu. Vertueuſe Agnès aux yeux de la mere, intendante chere & voluptueuſe des plaiſirs de la fille, & Meſſaline dans les bras d'un amant ; c'eſt ainſi que, ſatisfaite, elle conduiſoit ſa barque avec un ſuccès qui ne fut pas de longue durée.

Julie devenoit tous les jours plus ſavante ſans qu'on s'en doutât, & ſon imagination devenoit plus forte & plus dangereuſe. A la vue des jeunes-gens dont elle connoiſſoit déjà théoriquement les facultés, elle ſentoit des mouvemens vifs, qui portoient dans ſon cœur, des deſirs qu'elle deſiroit de ſatisfaire. Ah! que chez elle le cri de la nature commençoit à opérer de révolutions! elle l'entendoit, le ſentoit & le comprenoit trop fortement, pour ne pas lui obéir. Mais, hélas! c'étoit bien un autre cri qui ſe faiſoit entendre à ſes parens, c'étoit l'intérêt, l'honneur qui leur parloient, & qui retardoient les ſecours naturels que demandoient les preſſans beſoins de leur fille.

Quoiqu'elle n'eut que treize ans, il ſe préſenta beaucoup de partis pour l'épouſer; ſes parens la trouvoient encore trop jeune, & ne vouloient point ſe preſſer de lui donner un mari, afin d'en trouver un plus digne & de ſa dot & de ſa naiſſance.

Julie étoit alors dans cet état que j'ai dépeint, dans les diſtinctions que j'ai faites de la *Nymphomanie*. Elle étoit dans la premiere ſituation, que j'ai nommée *com-*

*mençante. Sa raiſon jouiſſoit encore de tous ſes droits. La vertu étoit encore capable de cauſer mille remords. Les ſaletés dont ſon imagination étoit remplie, trouvoient à combattre des impreſſions de pudeur & d'honnêteté*, &c.

Sans doute ſi ſon imagination eût été moins vive & moins bien ſuivie, & ſi ſon tempérament eût été moins violent, elle eût eu la force de ſe faire avec ſuccès à elle-même ce raiſonnement : *il n'eſt ni permis, ni honnête d'obéir à une paſſion ſi honteuſe.* Mais elle n'étoit pas organiſée de façon à vaincre ce malheureux penchant. Ses fibres étoient dérangées par des tenſions continuelles ; ſon ſommeil étoit troublé par les vives impreſſions qu'elle recevoit le jour ; la chere délicate & exquiſe qu'elle failoit, n'irritoit & n'échauffoit que plus ſon tempérament ; enfin, les funeſtes ſecours & les dangereux diſcours de Berton ne donnoient que trop de ſuccès à ſon imagination.

Plus Julie acquéroit de lumieres & d'âge, plus elle s'impatientoit d'être privée d'une jouiſſance qui lui paroiſſoit ſi agréable: La lenteur de ſes parens à la lui procurer, étoit d'autant plus cruelle pour elle, qu'elle ne trouvoit aucun moyen

d'y remédier. La ſoumiſſion, la honte, la pudeur étoient des ennemis qu'elle ne ſavoit par où attaquer. A peine même oſoit-elle découvrir à ſa confidente une partie de ſes deſirs. Cet état fâcheux commençoit à la jetter dans une triſteſſe ſenſible. Tout l'ennuyoit, tout l'inquiétoit ; il lui échappoit même quelquefois des traits de mauvaiſe humeur vis-à-vis de ſes parens. Mais les prétextes feints dont elle ſe ſervoit pour agir, détournoient toujours ſon pere & ſa mere du vrai principe qui occaſionoit ce changement ; & les remedes qu'on y portoit étoient plutôt contraires, que propres à guérir le mal.

Berton, qui étoit pénétrante, & qui en ſavoit plus que les autres, ne s'y trompa pas. L'intérêt mercenaire qu'elle prenoit à ſa maîtreſſe, la porta à lui donner des ſecours à ſa façon. Elle voulut d'abord eſſayer de l'engager à la patience, en lui repréſentant qu'elle étoit l'objet de la tendreſſe de ſon pere ; que c'étoit ce qui retardoit ces momens ſi doux & ſi ſenſibles que l'amour lui préparoit ; qu'outre cela, elle étoit bien forcée de ſe ſoumettre aux volontés de ſes parens ; & que ſans doute on ne tarderoit pas à faire ce choix, qui

devoit l'inonder de plaiſirs, dès-qu'il ſe préſenteroit quelqu'un digne d'elle.

Pareil diſcours adouciſſoit moins les maux de Julie qu'il ne les rendoit plus ſenſibles. Elle ſavoit que ce choix pouvoit aller encore loin. Elle connoiſſoit la méfiance & l'indéciſion de ſes parens ; elle ſavoit auſſi combien leur avarice étoit capable d'y mettre obſtacle, & quelle peine ils auroient de ſe défaire d'une partie de leur fortune pour établir promptement leurs filles.

O préjugés cruels ! ô coutumes malheureuſes ! dont les filles riches & de qualité ſont victimes..... diſoit-elle, ô ma chere Berton ! puis-je me voir tous les jours entourée d'une foule de jeunes-gens aimables, puis-je, avec l'idée que tu m'as donnée de l'amour, attendre patiemment des momens que je prévois encore ſi loin de moi ? Faut-il que ſouvent pour être trompée, il faille prendre des meſures ſi tardives, & qui, preſque toujours, révoltent la nature ? Faut-il que les parens ſoient capables de perdre tout ſouvenir de leurs jeunes ans, ou qu'ils aient une tendreſſe ſi cruelle & ſi mal entendue ? Que diroit mon pere, ſi, preſſé par une faim dévorante, il donnoit ordre à ſon

cuiſinier de lui ſervir à dîner, que le cuiſinier courût auſſi-tôt au marché, & que n'y trouvant que des choſes communes, il revînt ſans rien apporter; cependant, ſi mon pere, laſſé d'attendre, appelloit le cuiſinier pour ſavoir la cauſe d'un ſi long retard; que diroit-il ſi le cuiſinier lui répondoit : „ Monſieur, je ſuis bien fâché, „ j'ai couru par-tout, mais je n'ai trouvé „ que des choſes communes & indignes „ d'être miſes ſur votre table, il m'eſt „ impoſſible de vous donner à dîner aujourd'hui; j'eſpere que demain vous „ ſerez traité comme vous méritez. „

Crois-tu, Berton, que mon pere ſe contentât des raiſons honnêtes de ce cuiſinier, & qu'il impoſât ſilence à ſon beſoin en attendant des ſecours dignes d'une faim de qualité?

Berton voyant que toutes ſes raiſons morales n'opéroient pas beaucoup ſur ſa maîtreſſe, reſolut de la ſouſtraire à la triſteſſe par quelqu'autre moyen. Elle imagina que la lecture l'intéreſſeroit aſſez pour faire une diverſion. Elle ne manqua pas de faire un choix des romans les plus tendres, les plus laſcifs & les plus voluptueux, & elle les mit dans ſes mains par gradation.

Quel remede !..... Il ne manquoit plus à Julie que cela pour la décider à tomber dans cette ſituation que j'ai déſignée dans le troiſieme degré du premier période. Cette lecture fut pour elle ſemblable à un verre ardent qui raſſemble les rayons du ſoleil, pour les fixer dans une partie & l'incendier ; ce fut ſon imagination qui fut cette partie enflammée, & qui communiqua bientôt un feu nouveau & plus vif dans ſon cœur. La nature ſeule avoit parlé juſqu'alors, mais bientôt l'illuſion, la chimere & l'extravagance jouerent leur rôle ; les images laſcives & voluptueuſes, qu'elle dévoroit des yeux, acheverent ſans peine d'exclure de ſon cœur ces ſentimens d'honnêteté, de piété, de pudeur & de retenue, que la nature avoit juſqu'alors reſpectés, & qu'elle n'auroit peut-être jamais pu vaincre ſans les ſecours de l'art. Elle acquit enfin la force malheureuſe d'approuver en elle-même cette maxime horrible : *rien n'eſt ſi beau ni ſi doux que d'obéir aux amoureux deſirs.*

Quoique ſa triſteſſe ſemblât de temps en temps ſe diſſiper, elle retomboit néanmoins aſſez ſouvent dans de profondes rêveries cauſées par les moyens par leſquels

elle cherchoit à ſe procurer les jouiſſances dont elle ſe faiſoit de ſi agréables images ; & découvrant enfin toute l'étendue & la force de ſes deſirs à Berton, elle lui déclara la volonté décidée où elle étoit d'en venir aux expériences phyſiques.

Cependant, depuis l'uſage de ces livres, ſon imagination lui avoit tracé le plan d'une paſſion plus en regle ; ſon cœur ſentoit du penchant à ſe fixer à un objet. Ses yeux commençoient à chercher ſans ceſſe à ſes côtés quelque héros, qui paroiſſant propre aux amoureux exploits, fût digne de décider ſon goût.

En effet, St. Albin fut celui ſur qui darderent les rayons de ſa flamme ; ce fut en ſa faveur qu'ils ſe réunirent. Ce jeune-homme s'en apperçut bientôt. Son bonheur lui ſembloit trop grand, pour ne pas chercher les moyens d'en profiter. Il devint plus hardi & plus aſſidu, & il ne tarda pas d'apprendre de la bouche de Julie, ce que ſes yeux lui avoient ſi bien exprimé. Mais on craignoit que ce St. Albin, qui étoit du goût des parens pour la ſociété, n'en fût point du tout pour le mariage, n'ayant pas une fortune brillante.

Berton fut bientôt conſultée & tourmentée, mais cette fille avoit une eſpece de prudence ; elle ne vouloit point ſe prêter à des entrevues ſecrettes, qui lui auroient fait jouer un peu trop gros jeu ; elle prit le parti d'uſer de ſes dernieres reſſources pour maintenir l'équilibre qu'elle voyoit ſur le point de ſe perdre. Elle promit à St. Albin de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour le faire réuſſir ; mais elle lui dit qu'il falloit qu'il commençat par prendre toutes les meſures poſſibles pour obtenir le conſentement des parens, & qu'on verroit enſuite la tournure que prendroit cette affaire.

Pour déterminer Julie à ſe prêter à cet arrangement, elle employa tous les ſecours de l'art de la Maſturbation ; elle s'étoit perſuadée qu'il n'y avoit plus que ce moyen capable de calmer & de diſtraire ſa maîtreſſe, & elle ne balança pas à lui faire uſer de ce remede, qui cache preſque toujours, ſous l'écorce de l'honneur & de la vertu, les déſordres les plus honteux, & qui couvre néceſſairement les maux les plus cuiſans & les plus dangereux, les remords les plus affreux, & ſouvent une fin ignominieuſe qui fait horreur à l'humanité.

L'art eſt bien dangereux lorſque ſon ſecours procure les moyens de favoriſer & d'aſſouvir une paſſion, & qu'il met en même-temps le reſpect humain en ſûreté. Que de filles & de femmes qui ne ſont retenues que par la crainte & la vanité, & qui donnent à plein collier dans le déſordre, dès-qu'elles croient avoir trouvé le moyen de paroître vertueuſes & ſages aux yeux du public! Cette funeſte manie de Maſturbation, dont l'imagination eſt artiſanne, conduit à des excès dont inſenſiblement on n'eſt plus maître, excès d'autant plus dangereux qu'il ne ſe trouve jamais d'obſtacles dans l'action, que ceux que fait naître l'épuiſement, ou l'extinction des forces. Situation triſte & abominable que j'ai déſignée dans la ſeconde diſtinction de cette maladie par *confirmée*.

Les démarches que fit St. Albin, pour obtenir Julie de ſes parens, ne furent pas heureuſes; au lieu de réuſſir elles firent naître des craintes & des ſoupçons; il devint dangereux & ſuſpect; bref, pour couper court à une inclination qui ne plaiſoit pas, on le pria très-poliment de porter ailleurs ſes prétentions & de ceſſer totalement le cours de ſes viſites.

L'uſage que faiſoit Julie du remede de

Berton, joint à l'eſpérance de pouvoir poſſéder bientôt ſon amant, opéra d'abord dans elle un changement ſenſible ; ſa gaiété & ſes graces ordinaires parurent vouloir ſe rétablir ; mais dès-qu'elle apprit l'excluſion de St. Albin, elle fut déſeſpérée. Elle chercha à adoucir cette diſgrace en redoublant ſon indigne manœuvre. Son imagination & ſon tempérament ardent la porterent bientôt à un excès fatal ; un dégoût général & une mélancolie noire la rendirent inſupportable à elle & aux autres ; toujours ſeule, elle évitoit tous les objets qui pouvoient la diſtraire à ſa paſſion. Une pâleur jaunâtre, & une maigreur ſenſible la défigurerent ; une chaleur exceſſive la conſumoit intérieurement & extérieurement ; ſes fibres & ſes organes dérangés par un mouvement continuel & des tenſions ſurnaturelles, lui cauſoient fort ſouvent des accidens ſyncopiques, qui donnoient de terribles alarmes. Cette ſituation étourdit les parens qui ne prenoient point la route d'en découvrir la cauſe ; ils firent appeller un Médecin, qui ordonna des remedes d'après les conjectures hazardées qu'il avoit faites.

La malade n'en alloit pas mieux ; elle ſacrifioit toutes les forces qu'elle pouvoit

raſſembler, à ſatisfaire ſon imagination par ſon exercice ordinaire ; les remedes qu'elle prenoit ne faiſoient qu'augmenter ſes feux & irriter ſon mal. Les ſaignées qu'on lui faiſoit aidoient à l'épuiſer. Elle ne tarda pas à tomber dans le dernier degré de la maladie que j'ai déſignée par *déſeſpérée*. Les fibres du cerveau commencerent à être attaquées vivement, & le délire maniaque s'annonça comme je l'ai déjà ci-devant dépeint.

Quoique les ſymptômes de la maladie fuſſent aſſez clairs, les Parens & le Médecin s'obſtinerent à être aveugles, & ils attribuoient à d'autres cauſes les effets ſurprenans qu'ils voyoient opérer. Mais voici ce qui arriva, & qui donna lieu au Médecin de former de nouvelles conjectures toujours fauſſes.

Le délire maniaque qui s'étoit emparé du cerveau & de toutes les facultés de Julie, lui faiſoit tenir des diſcours & faire des geſtes qui dévoiloient une lubricité furieuſe & une indécence qui faiſoit horreur. Le Médecin s'étant approché pour lui tâter le pouls, elle ſaiſit la main de cet homme avec une force & une fureur étonnantes. Les efforts qu'elle faiſoit & les ſecouſſes qu'elle ſe donnoit la

découvrirent, & le Médecin apperçut ſur ſon linge des tâches d'une couleur qui lui fit ſoupçonner qu'elle devoit ſa miſérable ſituation à un commerce impur & prématuré. Bientôt ſes ſoupçons ſe tournerent en certitude ; il ordonna qu'on fit changer de linge à la malade ; il examina avec attention celui qu'elle quittoit ; alors il décida que la matrice étoit enflammée & ulcérée ; que les veſicules, les fibres & les organes voiſins de cette partie, étoient attaqués ; qu'un virus très-mordicant rongeoit les orifices des glandes ; il conjectura enfin, que cela avoit été occaſioné par un commerce qu'elle avoit eu avec quelqu'homme vérolé, qui lui avoit communiqué ce même mal. A l'égard de l'aliénation d'eſprit où elle étoit tombée, il décida que quelqu'un avoit voulu traiter ſecrétement la maladie, que les remedes dangereux par leur qualité & leur doſe, ou par la préparation du mercure, avoient attaqué les fibres du cerveau, ce qui lui cauſoit ce délire, qui dévoiloit les actions impudiques auxquelles elle s'étoit livrée.

D'après la déciſion du Médecin qui paroiſſoit très-bien déduite, Berton fut violemment ſoupçonnée & menacée. Ce

qu'elle répondoit aux queſtions qu'on lui faiſoit, ne s'accordoit point du tout avec les idées du Médecin. Elle étoit ſûre que Julie n'avoit jamais vu d'homme, & elle n'étoit pas aſſez imbécille pour croire que la Maſturbation ſeule fût capable de donner la vérole. Elle répondoit donc avec autant d'effronterie que de raiſon, que ſûrement le Médecin ſe trompoit, qu'elle donnoit ſa tête pour caution que ſa maîtreſſe n'avoit non-ſeulement pas eu de commerce impur avec quelqu'homme, mais pas même le moindre tête à tête indécent, & qu'on devoit conſulter quelqu'autre Médecin.....

La fermeté & l'aſſurance de Berton rendoit le cas auſſi étonnant que délicat; & les Parens, voulant vérifier un fait ſi important, firent appeller un nouveau Médecin.

Celui qu'on fit venir joignoit à la ſcience, cette pénétration, cette intelligence & ces connoiſſances morales qui ſont ſi propres & ſi néceſſaires pour aider & ſecourir heureuſement le phyſique; il avoit, outre cela, fait une étude particuliere de la Nymphomanie. A peine eût-il vu la malade qu'il combina, avec jugement, ſa ſituation avec tous les diſcours qu'il

qu'il entendoit ; il fit des questions adroites aux Parens & à Berton, & d'un ton aussi assuré que vrai, il déclara Julie Métromaniaque. Il fut plus loin : il découvrit par son adresse tout le fond de l'affaire, qui, malheureusement pour Berton, acheva de prouver ce qu'il avoit avancé. Cette femme de chambre fut chassée, mais trop tard.

Ce Médecin sage & intelligent ne cacha point aux parens l'état affreux & désespéré où étoit leur enfant ; il indiqua les remedes propres à adoucir le mal. Ces remedes firent bien quelqu'effet, mais Julie ne reprenoit point son bon sens : elle étoit moins agitée & moins ardente, mais le délire existoit toujours. Alors le Médecin ne voyant plus qu'un seul remede capable de la rendre entiérement à elle-même, il le proposa à ses Parens.

Comme il étoit instruit parfaitement du principe & de la progression de la maladie, & qu'il voyoit combien l'imagination y avoit eu part, il crut que c'étoit à l'imagination qu'il étoit absolument nécessaire de remédier, en continuant néanmoins les autres remedes physiques. Il déclara donc au pere & à la mere que s'ils vouloient voir le prompt rétablisse-

ment de leur fille, le ſeul remede pour y parvenir étoit entre leurs mains; qu'ils n'avoient qu'à procurer à Julie la vue & l'entretien de St. Albin & conſentir à leur union, qu'il répondoit, pour ainſi dire, de l'effet heureux que cela opéreroit.

Les parens reçurent très-mal cet avis. L'honneur, la vanité, l'intérêt, l'emporterent ſur la tendreſſe paternelle. Quelle honte, quelle humiliation ne trouvoient-ils pas, outre cela, à faire de pareilles démarches?

St. Albin n'avoit pas pour Julie un amour aſſez romaneſque pour perſiſter malgré l'intention des parens; le congé qu'il avoit reçu, lui avoit dépeint des obſtacles trop violens à ſurmonter; & ne voulant pas y perdre ſon temps & ſes peines, il avoit pris raiſonnablement ſon parti, & porté ſes vues ailleurs; il avoit même déjà formé quelques engagemens avec une autre demoiſelle, parti auſſi avantageux que Julie, lorſqu'il apprit l'affreuſe ſituation de cette malheureuſe. Saiſi auſſi-tôt par des ſentimens de pitié & d'humanité, ſe rappellant cette ancienne tendreſſe qui cauſoit ce malheur, il prit le parti d'aller ſe préſenter lui-

même chez les parens de Julie, ne doutant pas que ſa préſence & ſa voix n'occaſionaſſent quelque révolution heureuſe ſur cette fille.

Malgré cette précaution humble & modeſte qu'il montra, cette douleur muette & intéreſſante qui étoit peinte ſur ſon viſage, il fut fort mal reçu de la mere, qui lui dit d'un ton fier & inhumain, qu'il étoit bien hardi de ſe préſenter encore chez elle; que l'indiſpoſition de ſa fille n'avoit aucun rapport avec lui; & que c'étoit ſans doute des gens d'auſſi mauvaiſe foi que lui, qui avoient eu l'imprudence de donner lieu au bruit inſultant qui ſe répandoit ſi mal-à-propos.

St. Albin déconcerté, confus & outré de cette réception, & des ſentimens abominables de cette marâtre, ſe retira prudemment; mais il fut puni auſſi cruellement qu'injuſtement, de la démarche honnête & humaine qu'il venoit de faire; car ſa ſeconde maîtreſſe l'ayant ſu, en fut offenſée au point qu'elle rompit tout-à-fait avec lui, & ſans vouloir entendre la moindre raiſon, ne voulut plus le voir.

Les parens de Julie voyant après un certain temps qu'il n'y avoit plus d'apparence de guériſon, prirent le parti d'é-

loigner de leurs yeux cet objet de honte, capable, ſans doute, de leur reprocher à chaque inſtant, & leur imprudence, & leur inhumanité. Ils la firent tranſporter dans un couvent, pour y ſubir le ſort des folles.

Le nouveau Médecin ne perdoit pas de vue cette malheureuſe, il preſcrivit un régime & des remedes. Au bout de trois ans elle reprit inſenſiblement l'uſage de la raiſon. Quoique les mercenaires barbares qui la gardoient, viſſent de très-mauvais œil cet heureux rétabliſſement, & qu'elles priſſent même des moyens pour qu'il reſtât ignoré, il parvint cependant aux oreilles des Parens, qui, après s'en être exactement aſſurés, la firent revenir auprès d'eux.

Julie trouva à ſon arrivée du changement dans la maiſon. Sa ſœur cadette avoit fait un mariage très-brillant & très-avantageux; car on la regardoit comme fille unique. La ſituation où elle vit cette ſœur mariée, fit une ſi grande impreſſion ſur ſon imagination, qu'elle ne tarda pas à retomber dans le même état & dans les mêmes accidens où elle avoit été. On fut obligé de la reléguer derechef dans ſon affreuſe retraite. Après quelque

temps ſa fureur maniaque ſe changea en imbécillité, ſoit par les traitemens durs qu'elle y éprouvoit, ſoit par le peu de ſoin qu'on mettoit à faire les remedes qui lui auroient été néceſſaires. Voilà l'état où je l'ai vû il y a un an, & où elle eſt ſans doute encore ſans aucun eſpoir de guériſon.

Cette avanture eſt un tableau aſſez frappant du pouvoir & des effets dangereux de l'imagination. Il produit des preuves aſſez claires & aſſez fortes du beſoin d'intelligence & de ſoins que doit avoir un Médecin, principalement dans cette maladie, que la négligence & les bévues rendent ſi cruelle. Le ſort de Julie, qui n'eſt malheureuſement que trop vrai & que trop réel, fait horreur à l'humanité; puiſſe-t-il ſervir de leçon aux Filles, aux Parens & aux Médecins.

Il en eſt ſans doute parmi ceux qui exercent cet art, qui n'ont pas beſoin de cet avis. J'en connois un entr'autres qui dans une occaſion a été bien récompenſé de ſon intelligence & de ſes ſoins; voici en deux mots ce qui lui arriva.

Ce Médecin, plus habile encore dans les maladies où l'imagination a part, que dans celles qui ne ſont que phyſiques; ce

Médecin, dis-je, eut une Demoiſelle Métromaniaque à traiter ; il employa d'abord les remedes phyſiques, propres à la cure de cette maladie. Cette fille étoit ſur le point de tomber dans le dernier période ; voyant que les remedes phyſiques ne ſuffiſoient pas, il jugea qu'il falloit attaquer l'imagination ; il le fit avec tant d'art & de ſuccès qu'il rétablit entiérement ſa malade. La grace avec laquelle il opéroit, purifia, adoucit & fixa les ſentimens tendres de celle qu'il traitoit. Les Parens au comble de leur joie, ſentant l'obligation impayable qu'eux & leur fille avoient à ce Médecin, s'appercevant en outre du goût qu'elle paroiſſoit avoir pour lui, le prierent de vouloir bien l'accepter en mariage pour gage de leur reconnoiſſance. C'étoit pour le Médecin une fortune bien au-deſſus de ſes eſpérances & de ſes prétentions ; auſſi n'héſita-t-il pas un inſtant à accepter l'offre agréable & généreuſe de ces honnêtes parens ; & il cimenta des nœuds qui ne firent qu'augmenter le bonheur de la Demoiſelle en comblant le ſien.

C'eſt aſſez de ces deux exemples, qui ont des rapports eſſentiels à tout mon ouvrage, pour donner des idées heureuſes

& ſenſibles de mes principes. Je ſerai toujours ſatisfait, quand ils ne feroient qu'ouvrir une carriere nouvelle à une plume plus énergique, qui voulut les développer avec toute l'élégance que mérite une matiere ſi intéreſſante. J'aurai eu la gloire d'avoir poſé la premiere pierre d'un édifice qui fera honneur à l'humanité, en ſauvant celui de plus d'une famille, & en ſecourant une des plus ſenſibles miſeres qui humilient, vexent & déshumaniſent le premier des animaux.

FIN.

# APPENDIX

## DES

# FORMULES.

N.° I. ℞. Pulpe récente de Caſſe, une once & demie.
Manne choiſie, deux onces.
Criſtal minéral, une drachme.

Faites fondre dans un gobelet d'une décoction faite avec deux drachmes de Séné & un grain de Tartre émétique. Le tout pour une doſe.

N.° II. ℞. Racines de grande Conſoude;
——— de Guimauve,
——— de Chiendent,
——— de Biſtorte āā m. j.

Faites cuire ces racines un demi quart d'heure dans l'eau bouillante, à la meſure de ſix pintes; ajoutez-y une demi-once de bois de Réglisſe raclé bien menu. Faites-lui prendre deux bouillons. Retirez votre eau du feu: quand elle ſera refroidie, vous la mettrez dans des bouteilles ſans les boucher, & les garderez dans un lieu frais, ou à la cave.

N.° III. ℞. Racines d'Althea, demi-once. Graines de Lin & de Pſillium, de chacun une drachme. Savon blanc rapé, une drachme. Sucre de Saturne ſix grains.

Faites bouillir le tout un demi quart d'heure dans une chopine d'eau, &c.

N.° IV. ℞. Un demi ſeptier d'eau. Faites-y infuſer pendant 24 heures une once de Potaſſe. Filtrez, le plus proprement qu'il vous ſera poſſible, cette eau par un papier gris dans un entonnoir couvert. Mêlez à cette eau ainſi filtrée deux onces d'huile de Noix fraîche & tirée à froid. Cela forme une eſpece de crême.

N.° V. Prenez feuilles de petite Abſinthe bien épluchée & ſéchée à l'ombre. Cloux de Girofle, une once. Sucre candi, une once. Ambre-gris, une drachme. Aloës, Maſtic, Gomme Adragante, de chacun une drachme & demie. Réduiſez le tout en poudre ſubtile, mettez-le dans une bouteille de verre. Verſez par-deſſus une chopine d'eſprit de Vin rectifié. Bouchez exactement le vaiſſeau avec une veſſie mouillée, faites le digérer à une chaleur très-

douce, & presqu'insensible pendant quinze jours, vous aurez une quintessence diaphorétique, dont les qualités sont supérieures. Quand la liqueur est refroidie, on la filtre à travers le papier gris dans un entonnoir hermétiquement couvert, & on la met dans des bouteilles bien bouchées. Plus cette quintessence est vieille & plus elle acquiert de vertus.

N.° VI. ℞. Racines de Nénuphar,
——— d'Althea āā demi-once.
Graines de Lin,
——— de Laitue,
——— de Concombre,
De chacune une demi-drachme.

Faites bouillir le tout dans une peinte d'eau où les Maréchaux éteignent leur fer, pendant un demi quart d'heure; faites-y dissoudre ensuite six grains de Sucre de Saturne.

Cette composition se corrompt aisément, ainsi que toutes celles où entrent les émolliens, c'est pourquoi on n'en doit jamais faire que ce que l'on prévoit pouvoir consommer en dedans les vingt-quatre heures.

N.° VII. ℞. Feuilles de Mauve,
——— de Guimauve,
——— de Seneçon āā M. j.

Faites les bouillir un demi quart-d'heure dans un bouillon qu'on aura fait avec un jeune poulet écrasé; ajoutez une once d'huile d'Amandes douces à la colature, quand elle sera dans la seringue.

Ce lavement est délayant, rafraîchissant & tonique tout ensemble.

N.° VIII. ℞. Pulpe récente de Casse, trois onces. Faites-la bouillir dans deux bouteilles d'eau. Passez & faites dissoudre dans la colature six grains d'Emétique.

Vous mettrez infuser dans cette colature pendant la nuit, dans un vase bien couvert,

Folicules de Séné, 2 drachmes.
Rhubarbe en poudre, 3 drachmes.

Le matin vous passerez la liqueur & la mettrez en bouteille.

Comme les purgatifs sont relatifs, on arrêtera l'usage de celui-ci lorsqu'on en verra des effets suffisans.

N.° IX. ℞. Une chopine d'eau.
Deux cuillerées de Vinaigre.

Mêlez & faites-y dissoudre 4 grains de Sucre de Saturne,

℞. Graines de Citrouille ;
——— de Courge,
——— de Concombre,
——— de Melon, āā drachm. j.

Broyez ces graines dans un mortier en les humectant avec l'eau distillée de Nénuphar à la quantité de 4 onces ; passez & mêlez avec la colature une once de syrop de Nimphéa, ou de Violette, ou d'Althéa.

N.° XI. Prenez un Poulet maigre ; une livre de rouelle de Veau ; une demi-poignée d'Orge ; quatre Ecrevisses broyées.

Mettez-les dans une peinte & demie d'eau. Faites cuire à très-petit bouillon jusqu'à ce que le tout soit réduit à une pinte.

Ajoutez-y Feuilles d'Aigremoine.
——— de Pimprenelle,
——— de Scolopendre,
——— de Chicorée sauvage,
——— de Fumeterre,
——— de Cresson,
De chacun une demi-poignée.

Faites encore bouillir une ou deux minutes ; puis retirez votre pot du feu & laissez infuser vos herbes pendant une heure, ensuite passez le tout avec une toile forte à travers laquelle vous exprimerez le suc des herbes & des viandes. Il vous restera une pinte de colature que vous partagerez en deux bouillons.

N.° XII. ℞. Une chopine de Petit Lait clarifié, dans laquelle vous ferez bouillir pendant un demi-quart-d'heure.

Feuilles de Plantain,
——— de Mauve;
Racines de Guimauve,
——— de Nénuphar, āā demi-poignée,
Une tête de Pavot blanc.

Paſſez la colature ſans expreſſion, faites-y infuſer pendant 12 heures une drachme de Safran oriental, & après l'avoir paſſé une ſeconde fois, mettez-la dans un vaſe propre pour l'uſage.

N. B. Que ces injections doivent ſe renouveller tous les jours, parce qu'elles s'aigriſſent facilement, & qu'alors elles pourroient faire plus de mal que de bien.

N.° XIII. ℞. Semences de Chicorée,
——— de Laitue,
——— d'Endive,
——— de Pourpier, āā une drachme.
Feuilles d'Althea,
——— de Mauves āā m. 1.
Racines d'Althea.
———de Nénupharāā demi-once.
Une tête de Pavot.

Faites les bouillir le tout dans une ſuffiſante quantité d'eau, pour en avoir trois pintes.

Paſſez & mettez la colature dans un vaſe propre pour l'uſage.

N. B. Il faut renouveller cette décoction tous les jours.

N.° XIV. Prenez deux onces du meilleur Opium, une once de Safran, une drachme de Cannelle en poudre, autant de clous de Girofle. Mettez le tout en infuſion dans une bonne chopine de Vin d'Eſpagne pendant trois jours à une chaleur auſſi modérée que celle du Soleil, coulez la liqueur, & gardez la dans des bouteilles bien bouchées.

N.° XV. Prenez douze onces de Vif-argent revivifié du Cinabre, ou du Sublimé, broyez le dans un mortier de marbre avec un pilon d'un bois dur & peſant, en y ajoutant deux drachmes d'Or qu'on aura réduit en limaille. Jettez-y de l'eau froide, & continuez à broyer. Jettez l'eau qui ſera ſale & répétez cette lotion en continuant de broyer, juſqu'à cinq ou ſix fois. Laiſſez ſecher cet amalgame d'Or & de Mercure que vous mettrez dans un matras où vous ajouterez du bon eſprit de Vitriol, juſqu'à ce qu'il ſurpaſſe la matiere d'un doigt: vous laiſſerez votre matras ſur les cen-

dres chaudes pendant 24 heures, enſuite vous la laiſſerez digérer à froid pendant huit jours, après quoi vous prendrez un petit alambic, vous y jetterez votre diſſolution. Adaptez un chapiteau & un récipient, diſtillez & remettez dans l'alambic ce qui ſera ſorti dans le récipient, rediſtillez ainſi juſqu'à cinq fois, & la derniere fois juſqu'à ſec; mettez la matiere qui reſtera en poudre dans un plat de terre non verni, ſur un feu de charbon, laiſſez-la rougir pendant 4 ou 5 heures & renfermez-la enſuite dans une bouteille. La doſe de cette poudre eſt depuis trois grains juſqu'à ſix.

N.°XVI. ℞. Orge crue,
Lentille,
Feves avec leur péau.
De chacune une once.
Feuilles d'Aigremoine,
——— d'Abſinthe,
——— de Chevre-feuille,
——— de Marrube,
De chacune une demi-poignée.
Racines d'Ariſtoloche,
——— d'Iris,
De chacune une drachme.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau

environ un quart-d'heure. Paſſez & coulez dans un vaſe convenable pour l'uſage.

Cette décoction peut très-bien ſe garder deux jours.

N°. XVII. ℞. Racines de grande Conſoude.
——— de Biſtorte āā demi-poign.
Feuilles de Plantain,
——— de Prêle,
——— de Bourſe-à-Paſteur,
——— de Sanicle,
——— de Piloſelle,
——— de Mille-feuilles āā demi-poignée;
——— de Roſes rouges, une pincée.

Faites les bouillir une ou deux minutes dans une peinte d'eau, coulez & paſſez dans un vaſe propre pour l'uſage.

N. B. Cette décoction peut ſe garder comme la précédente.

REMEDES

# REMEDES

## *Que j'ai annoncés pour les Fleurs-Blanches.*

L'Un eſt extérieur, & l'autre intérieur. On peut quelquefois les employer ſéparément, mais plus ſouvent il convient de les adminiſtrer enſemble. Il eſt même des cas où ils deviennent inſuffiſans. Mais comme dans les plus ordinaires je les ai toujours employés avec ſuccès, je ne crains point de les rendre publics en prévenant 1.° de remédier à l'engorgement des premieres voies dans la partie qu'elles péchent. 2.° D'accompagner ces remedes d'un régime exact : deux choſes ſur leſquelles on fera très-bien de conſulter ſon Médecin.

Le ſexe aura dequoi ſe ſatisfaire plus amplement ſur cette matiere dans mon *Avis aux Dames ſur leur ſanté*; ouvrage qui ſera dans peu entre ſes mains, & qui y ſeroit déjà, ſi un avis qui m'a été demandé ſur les ſignes univoques de la groſſeſſe, ne m'eût conduit, comme malgré moi, aux recherches les plus exactes ſur les fauſſes groſſeſſes qui déshonorent tous les jours les Demoiſelles les plus reſpectables, & jettent dans les familles l'horreur & le déſeſpoir. Cette matiere m'a paru tout d'un coup ſi digne de ma tendreſſe pour

l'humanité, que dans l'inſtant j'ai abandonné mes autres travaux, pour m'occuper uniquement à venger le Sexe des jugemens prématurés du Public.

*Remede extérieur.*

Prenez une livre de Lytharge d'Or bien porphiriſée.

Une pinte de Vinaigre de Vin le plus fort.

Faites les bouillir enſemble dans un pot de terre verni pendant une heure & demie en tournant ſans ceſſe. Laiſſez refroidir & repoſer la matiere dans un lieu propre. Il ſurnagera une liqueur rouge que vous prendrez avec une cuiller, & la mettrez dans un flacon pour vous en ſervir au beſoin.

On prend une cuiller à café de cette liqueur, & deux cuillers à café d'eſprit de Vin camphré qu'on met dans une pinte d'eau filtrée, meſure de Paris.

Quand on veut s'en ſervir on remue bien la bouteille, puis on en verſe dans une taſſe qu'on fait tiédir au bain-marie. Enſuite on en remplit une ſéringue qu'on injecte avec beaucoup de douceur & de précaution dans la matrice. On réitere ſouvent dans le jour ces injections, en prenant une poſture commode pour les garder au moins un demi quart-d'heure.

Nous avons obligation de ce remede, d'autant plus merveilleux qu'il eſt ſimple, à M. Goulard, Profeſſeur & Démonſtrateur Royal en Chirurgie de l'Univerſité de Montpellier,

& notre reconnoiſſance pour lui ſeroit ſans borne, ſi, trop idolâtre de ſa production, il n'en avoit étendu l'uſage juſqu'à l'intérieur: ce que les maîtres de l'art, malgré la vénération qu'ils conſerveront toujours pour M. Goulard, n'oſeront jamais adopter. Heureux ſi ces mêmes maîtres étoient tous également d'accord pour reſpecter les talens & les lumieres ſupérieures de M. le Baron van s'Wieten, & cependant ſe réuniſſoient avec la fermeté qu'inſpire l'évidence, pour proſcrire ſans ceſſe le poiſon le plus violent & le plus ſubtil, je veux dire le Sublimé Corroſif qu'il a eu le malheur de recommander contre les accidens vénériens. Si cet homme, digne d'ailleurs de tous les éloges des perſonnes de l'art & des honnêtes gens, vient enfin un jour à s'attendrir ſur l'humanité qu'il a déſolée de bonne-foi par ce cruel remede, que le Ciel en fureur a laiſſé imaginer à nos dangereux Chymiſtes, alors il n'y aura point d'Académie dans l'univers qui ne doive ériger à ſa gloire de ces monumens ſolides que les révolutions des temps ne ſauroient détruire. Car par cette rétractation glorieuſe il rendra autant d'hommes à la Société, que les guerres les plus ſanglantes en peuvent annéantir. Cette digreſſion paroîtra peut-être un peu déplacée, mais il a fallu ſoulager mon cœur, qui en étoit depuis trop long-temps oppreſſé.

*Remede intérieur contre les Fleurs-Blanches.*

Prenez des écorces d'Orange & de Citron

confites, de chacune deux onces; cloux de Girofle & Cannelle, de chacun deux drachmes; Muſcade rapée, une drachme; de la bonne Thériaque, trois drachmes; des yeux d'Ecreviſſes, une once.

Mettez en poudre tout ce qui peut-être pulvériſé, & broyé le tout long-temps dans un mortier avec les écorces confites, juſqu'à ce que cela ſoit bien réduit en pâte. Ajoutez-y trois drachmes de Rhubarbe bien choiſie en poudre ſubtile, broyez encore juſqu'à ce que le tout ſoit bien incorporé, en y mêlant du ſyrop de Coing, autant qu'il en faut pour le réduire en forme d'opiate un peu ſolide, qu'on mettra en pot & qu'on gardera pour l'uſage dans un lieu frais.

La malade doit en prendre le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant, de la groſſeur d'une Aveline.

Cet opiate eſt un excellent ſtomachique, & j'en ai fait des expériences auſſi heureuſes que fréquentes dans les Fleurs-Blanches qui dépendent du vice de l'eſtomac. Ce ſont les plus ordinaires.

FIN.

Rly. Dorf